



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

présente

## ***“Une saison dans la vie d’Emmanuel”*** **(1965)**

**roman de Marie-Claire BLAIS**

(175 pages)

pour lequel on trouve un résumé  
puis successivement l'examen de :  
l'intérêt de l'action (page 5)  
l'intérêt littéraire (page 13)  
l'intérêt documentaire (page 26)  
l'intérêt psychologique (page 31)  
l'intérêt philosophique (page 45)  
la destinée de l'œuvre (page 47).

**Bonne lecture !**

## Résumé

### Chapitre premier

Les pieds de Grand-Mère Antoinette sont vus par Emmanuel. Maigre, glacée, elle se plaint de la naissance, par ces temps difficiles, de ce seizième enfant qu'elle accepte tout de même, lui accordant ses soins, tout en lui parlant durement. Revient à la maison la «*marée*» des autres enfants, que «*dompte*» Grand-Mère en leur distribuant des «*morceaux de sucre*». Puis revient la mère, qui est toujours silencieuse. Grand-Mère Antoinette veut que les enfants aillent à l'école, tandis que, pour le père, «*l'école n'est pas nécessaire*». Grand-Mère Antoinette a décidé du nom et du jour de baptême d'Emmanuel. Elle se refuse à servir le père. Elle exige qu'on fasse rentrer le Septième, tandis qu'elle interdit de sortir à Jean Le Maigre parce que, étant tuberculeux, il tousse. Il a le goût de la lecture, ce que déteste le père qui s'oppose aux deux femmes à son sujet. Grand-Mère Antoinette, qui est «*d'une fierté inabordable*», méprise le père qui, lui, a honte d'elle. Elle voudrait que Jean Le Maigre, qu'elle protège, aille au «*noviciat*».

### Chapitre II

Jean Le Maigre est épouillé devant «*le chœur des petites filles*». Arrive le Septième qui est souvent puni, ce qu'il subit sans émoi. Grand-Mère Antoinette regrette l'«*alliance de diables*», celle entre Jean Le Maigre et le Septième. Les voici «*chantant et buvant à la cave en fumant des mégots*», Jean Le Maigre étant intéressé par la lune que le Septième ne voit pas. Jean Le Maigre ouvre un livre «*rempli de repas fabuleux*», ce qui lui donne faim. Tandis que, à table, «*le père et les fils aînés ont un appétit brutal*», Jean Le Maigre se tient dessous, et éprouve de la compassion pour la mère, «*toujours épuisée et sans regard*». Grand-Mère Antoinette est partagée entre la perspective des funérailles de Jean Le Maigre et la satisfaction de le trouver encore vivant. Le garçon pense à se confesser au prêtre, et à faire se confesser avec lui le Septième. Alors que Grand-Mère Antoinette crie : «*La prière du soir !*», Jean Le Maigre et le Septième «*s'évadent dans la nuit neigeuse*», s'enferment dans les latrines pour lire «*toute la bibliothèque du curé et écrire des poèmes*». Le Septième lui faisant sa confession, Jean Le Maigre est scandalisé. Mais ils se souviennent d'une «*petite bossue qu'ils avaient déshabillée*», et qui est maintenant «*une dame*», à la ville.

### Chapitre III

Héloïse, qui est sortie du couvent, s'ennuie dans sa chambre. Elle s'obstine à jeûner, ce qui dégoûte Jean Le Maigre et le Septième. Grand-Mère Antoinette veut l'en dissuader, après lui avoir fait choisir le couvent. Or elle s'y abandonna à la sensualité, laissant errer son désir avant de le fixer sur son nouveau confesseur, ce qui avait entraîné son renvoi. Elle prie au milieu de la famille. Dans la cave, Jean Le Maigre et le Septième «*se tirent aux cartes*». Jean Le Maigre dit aimer sa maladie «*comme une sœur*», et attendre la mort. Dans les cartes, il voit la menace du noviciat pour lui, et les «*crimes*» du Septième. On apprend qu'ils ont «*passé une partie de leur enfance en maison de correction*». Jean Le Maigre récite de ses poèmes, mais est interrompu par l'arrivée de Grand-Mère Antoinette. Elle lave le Septième qui rejoint Jean Le Maigre dans son lit où «*il y avait déjà Pomme et Alexis*». Mais Jean Le Maigre refuse de le réchauffer, car il fait un rêve, qu'il raconte, avant de lui lire des «*vers superbes*». Il déclare au Septième : «*Nous sommes supérieurs à tout le monde*». Le Septième s'endort et rêve de «*l'orphelinat*». Jean Le Maigre, qui lutte contre les puces, ne dort pas, pense aux poèmes qu'il pourrait écrire, glisse son genou entre les jambes du Septième, lui fait de «*chaudes caresses*» pourtant «*insouciantes*» car «*il a une telle habitude du corps de son frère qu'il lui arrive de l'oublier*» ; cependant, «*l'écume monte de plus en plus*», d'où «*la dernière caresse mouillée*». Ils se promettent d'aller se confesser. Ils font une «*visite chez Héloïse*» qui «*se transforme en roman qu'ils écrivent à l'aube*» ; la croyant pieuse, ils l'avaient découverte se masturbant. Au cours de la rédaction, Jean Le Maigre est terrassé par le sommeil. Il se réveille pour se voir contraint d'aller au noviciat où il emportera ses manuscrits.

#### Chapitre IV

Le curé conduit des enfants au noviciat parmi lesquels Jean Le Maigre, qui «se réjouit calmement d'appartenir à une race supérieure», et imagine son évasion. Le «crâne chauve» du curé lui fait «une forte impression de sagesse». Au noviciat, le curé le présente comme «une vocation tardive». «L'odeur de bouillon» l'incite à rester, mais il est effrayé par la renonciation «pour toujours aux biens et tentations de ce monde», tout en étant heureux d'échapper à «la prière du soir» imposée par Grand-Mère Antoinette. Au repas, il apprécie de pouvoir manger de la mélasse, tandis que, comme on lit une vie de saint, il envisage d'écrire lui-même «une vie de saint devenu pécheur, pour édifier ses camarades», d'avoir «une bonne apparition pour étonner tout le monde». Mais, au dortoir, le Diable commence à lui apparaître, «se glissant dans son lit». Lui-même, «en peu de nuits, parcourt tous les lits». En fait, «le Diable n'est que le Frère Théodule» qui le soigne à l'infirmerie, qui est «épris de la fleur de l'adolescence».

Jean Le Maigre écrit son autobiographie, racontant la journée de sa naissance qui eut lieu le lendemain de la mort de Pivoine, ce qui, pour le curé, était la preuve que «Dieu vous aime pour vous punir comme ça !» Héloïse l'avait alors trouvé «vert comme un céleri», et promis à une mort rapide, tandis que le curé avait espéré «une future vocation», alors que, pour le père, «l'essentiel, c'est de pouvoir traire les vaches et couper le bois». À sa naissance, le Septième aussi avait été vert ; mais «il ressuscita». Quant à lui, s'il «grandissait pieusement sous la jupe de Grand-Mère», «les rhumes, les pneumonies tombaient sur lui comme des malédictions». Il subit la mauvaise influence du Septième, un «monstre aux cheveux rouges», tandis que la mère «dialoguait avec ses morts» : Hector («Ah ! suppliait-elle d'une voix faible, Hector, pourquoi m'as-tu abandonnée, Hector !»), Joseph-Aimé, Gemma. Olive, Barthélémy, Léopold qui s'était pendu, dont il pense qu'il en a «hérité l'esprit aventureux», d'où, avec le Septième, des tentatives de suicides et d'incendies, ce qui obligea de les «mettre à l'école». Tandis que la mère se plaignait, le père «fumait, et son tabac répandait l'odeur de tous les cadavres de la famille». À l'école, qui était «toujours menacée de s'écrouler sous le vent et la neige», il eut du mal à apprendre à lire. L'institutrice, Mlle Lorgnette, se plaignait de la conduite des deux frères, mais il était amoureux d'elle. Comme «elle manquait l'école très souvent», elle était remplacée par Jean Le Maigre ou par le curé, qui lui donnait des leçons (géographie, grec, orthographe, astronomie), quand il ne devait pas aller porter l'extrême-onction. Il la porta ainsi au vieil Horace qui lui donna ses biens qu'il distribua aux pauvres, Grand-Mère Antoinette ayant d'ailleurs reçu son «manteau de chat sauvage». Jean Le Maigre avait été chassé par Mlle Lorgnette, qui l'accusait d'avoir voulu l'embrasser. Il nous apprend que le Septième, soudain nommé Fortuné, vend des choses volées dans la maison, «fume de tout», «n'a aucune dignité», «blasphème à perdre haleine», «boit l'âpre vin de la déchéance» avec des amis peu recommandables, tandis que lui ne boit qu'avant de subir le châtiment hebdomadaire que lui inflige son père, et que lorsqu'il allait voir Mlle pour la protéger, ce dont elle se défendait car «il faut une certaine distance entre un professeur et son élève». Voilà qu'un jour, étant avec elle, il «vomit tout un lac de bière», et ne la revit plus. Elle «fut remplacée par la veuve Casimir», qui le dégoûta des études, et le fit se tourner «vers le commerce». «Le Septième s'intéressait un peu plus aux femmes», «particulièrement, Marthe, la petite bossue», et se joignirent à lui Jean Le Maigre et Pomme ; ils profitairent du sommeil de Mme Casimir pour lui donner des baisers. Comme «Mme Casimir ne sentait pas le froid» alors que le Septième en souffrait cruellement, il mit le feu à l'école, et, lui et son frère ayant été envoyés à «la maison de correction», il «montait un à un les degrés de la révolte [...] promenant autour de lui un regard fauve plein d'orgueil et de crainte». Jean Le Maigre essaya de le rassurer car, alors qu'on les avait laissés dans l'obscurité, il imaginait des tortures et des pendaisons, et il demanda pardon pour lui au directeur. Quand ils purent sortir, il eut l'impression d'être dans «une jungle» où il leur fallait se battre «comme des animaux féroces» contre «les pervertis qui les poursuivaient dans les corridors pour les violer». Le directeur leur fit croire : «Nous ne sommes pas ici pour vous punir, mais pour vous réhabiliter.» Ils tentèrent de s'évader, avant que le curé décide de les ramener à la maison. Plus tard, ayant été «accusés de vol», ils furent placés dans une autre maison où ils décidèrent de «devenir des bourreaux d'enfants», puis dans l'école du village, devenue «école du repentir», où ils étaient «à l'abri de la furie du père». Jean Le Maigre tomba malade, mais pensait qu'il était immortel. La grand-mère le garda «auprès d'elle épingle à sa jupe», et, comme il écrivait des poèmes, elle les brûlait quand elle

«tombait sur les mots “passion” et “amour” et “luxure”». Pour le curé, il y avait «un remède... le noviciat» où Jean Le Maigre est sûr de mourir.

Une nuit, dans le dortoir, victime d'une hallucination, il se sentit appelé et sortit pour voir, «dans la cour de récréation», le curé et Grand-Mère Antoinette, et aller patiner avec le Septième, Pomme et Alexis, jusqu'à ce qu'il voie «tout un tribunal de jésuites» et le directeur qui lui apporte sa condamnation à mort : «Il ne lui restait plus qu'à s'agenouiller dans la neige et attendre...»

## Chapitre V

«Cette nuit-là, Héloïse se consume en d'étranges noces. Elle languit de désir auprès de l'Époux cruel» qui, parfois, prend le visage des religieuses qu'elle avait aimées au couvent. Mais, maintenant, l'Époux a changé, et elle aussi, à cause des jeûnes. Cependant, elle espère subir le viol dont elle avait rêvé, avant de se battre contre lui.

Grand-Mère Antoinette rend visite à Horace, et fait des reproches à Dieu qui «n'a pas pensé à ses rhumatismes». Elle, qui espérait qu'Horace «rende le dernier soupir pendant sa visite», et qui est «d'une bienheureuse tranquillité en ce qui concerne sa propre mort», s'occupe de lui avec rudesse. C'est qu'elle hait son mari, Napoléon, à qui elle a «donné trop d'enfants [...] pour obéir à M. le Curé qui parlait toujours du “sentiment du devoir” [...] parce que c'était la volonté du Seigneur d'avoir des enfants». «Elle avait aimé Napoléon pendant son agonie.» Elle reproche à Horace sa lenteur à mourir, tout en pensant au «corps périssable de Jean Le Maigre».

Cela l'incite à aller au noviciat avec le Septième et Pomme qui s'endort au cours du voyage. À l'infirmerie, elle sent «une odeur bien précise qui était celle de la mort», et arrive «juste à temps pour l'enterrement» et pour payer sa tombe. Dans la chapelle, aux chants des novices, Pomme et le Septième sont émus, tandis que Grand-Mère Antoinette se dit que «Jean Le Maigre aura moins froid au paradis que sur la terre». Il est enterré par de «jeunes Frères» indifférents, tandis que Pomme et le Septième en viennent à «oublier le mort».

«Héloïse se prépare à partir». Mais «elle revoit le rêve singulier qu'elle avait fait pendant la nuit» où, au couvent, son confesseur demandait à «Sœur Héloïse des Martyrs et du Sang versé de faire une confession publique», et lisait les lettres qu'elle avait écrites et qui révélaient son amour pour «Sœur Georges du Courroux» et pour «Sœur Philomène de la Patience», mettant ainsi son âme à nu. Pourtant, avant de partir, elle change les langes d'Emmanuel. Elle se rappelle un autre rêve qu'elle avait fait où, dans sa cellule, elle s'offrait à des hommes, et, en partant, elle est décidée à réaliser ce rêve.

## Chapitre VI

Tandis que «l'hiver achève» et que le père a mené à la ville Pomme et le Septième pour qu'ils y soient «apprentis dans une manufacture de souliers», Grand-Mère Antoinette s'ennuie, se montre irritée, même à l'égard d'Emmanuel, car elle s'accuse «d'avoir tué Jean Le Maigre» qu'elle avait toujours préféré, et dont elle s'efforce de lire les manuscrits, en particulier «ses “Prophéties de famille”» où il avait prévu que «Pomme finirait en prison, le Septième à l'échafaud», que «sa grand-mère mourrait d'immortalité», qu'Emmanuel succomberait à la même maladie que la sienne. En dépit des «créatures» dont il parlait, Grand-Mère Antoinette voulait croire à sa vertu. On apprend que Frère Théodule s'était délecté de ces textes, avait été séduit par Jean Le Maigre, par «sa laideur charmante», «son exquise folie», «ses bonnes dispositions» pour «le mal». Or, bien des novices étant morts dans son infirmerie, il avait été renvoyé avec de jeunes novices qu'il avait pervertis, se voyant «seul au monde», perpétuellement en chasse, «se jetant sur la jeunesse», demandant pardon, commettant de nouveau le mal, «ennemi des femmes», mais «libre» et «se faisant craindre».

Grand-Mère Antoinette parle à Emmanuel dont elle trouve que sa «joie» le fait ressembler à Jean Le Maigre. Pour le bébé, «le paysage de Grand-Mère Antoinette s'agrandit de plus en plus chaque jour», et il craint «l'ennemi géant qui viole sa mère chaque nuit», dans «ce tumulte nocturne» qu'entendent les filles, «Anita, Roberta, Aurélia», qui «s'en réjouissent comme d'une fête cruelle où s'ébattent leurs impudeurs naissantes» alors qu'elles n'ont que de timides et ternes soupirants. Grand-Mère Antoinette parle à Emmanuel de ses malheurs, lui donne «les mauvaises nouvelles» qu'on a de Pomme «qui vient de se couper trois doigts de la main gauche à la manufacture», mais aussi de

l'argent que le Septième y gagne, et de celui qu'Héloïse, qui «ne va plus à la messe», «gagne miraculeusement à l'Auberge de la Rose Publique». Et Grand-Mère Antoinette se plaint de l'oncle Armandin Laframboise, comme du père, qui est «têtu comme un taureau, naïf comme un poisson».

## Chapitre VII

Héloïse, qui «écrit presque quotidiennement à sa grand-mère», lui dit qu'elle rencontre toutes sortes d'hommes à «Saint-Marc-du-Dégel» ; qu'elle bénéficie de la sollicitude de sa patronne, Mme Octavie Enbonpoint [sic], qui, à ses yeux, a les mêmes qualités que la supérieure du couvent, mais qui, envisageant sa mort, refusa qu'on fasse venir le prêtre, l'abbé Moisan, qui «avait jeté en public une malédiction sur "l'infâme commerce"», accroissant ainsi la clientèle. Se disant «cuisinière et bien payée», Héloïse envoie une «contribution généreuse pour les frais d'hôpital de son frère l'accidenté». Elle écrit aussi au notaire Laruche : «Vous avez oublié votre chapeau, vos gants...» Elle avait trouvé dans le journal différentes offres de travail, s'étonnant : «Il y avait donc tant d'inconnus qui avaient besoin d'elle?» Grand-Mère Antoinette lit aussi le journal pour «la température», déçue qu'elle était «par l'hiver et la monotonie du froid», tandis que «les frères aînés et leur père se jetaient sur les "Mauvaises mœurs illustrées"» et qu'Héloïse ne s'y intéresse qu'aux «Colonnes du cœur». Mme Octavie lui avait fait remarquer : «Vous êtes dans un bordel», mais elle avait été troublée par «les photographies lascives» qui se trouvaient dans sa chambre qu'elle remplaça «par un crucifix», tandis qu'elle mêlait les prières et les rêves d'amour, les bonheurs du passé et «ceux de l'avenir». Les autres pensionnaires sont, comme elle, des «jeunes filles entre quinze et dix-sept ans, de profil campagnard, venues à la ville avec les meilleures intentions du monde». Est décrite la conduite du grossier notaire hésitant entre «les demoiselles», avant de choisir Héloïse, et de se livrer à une violente étreinte, «piétinant sa jeunesse». Après, Héloïse voit venir «les garçons évadés de l'école» qui lui rappellent Jean Le Maigre et le Septième. Les autres pensionnaires (dont «Marthe la petite bossue») jouent avec ces garçons comme autrefois à l'école.

Pomme, «abattu sur son lit d'hôpital», appelle sa famille. Le Septième est attaqué par une bande «à sa sortie de la manufacture» où «Pomme taillait des semelles» que lui «collait». Il a un rendez-vous avec un certain «Théo Crapula, instituteur» qui est nul autre que Frère Théodule qui l'a pris sous sa protection après avoir écrit à Grand-Mère Antoinette ; il donne des leçons à celui qui «a l'intention de vivre honnêtement de ses vols, plus tard», qui est pris d'une extravagante ferveur religieuse, et sait aussi le prix qu'il faudrait payer à Théo Crapula. Or celui-ci veut faire avec lui une promenade, lui parle d'un rêve où le garçon le fouettait, lui demande de le faire ; aussi le Septième s'enfuit-il, mais est rattrapé, assailli.

«Une saison s'est écoulée dans la vie d'Emmanuel [...] Pomme a quitté l'hôpital», et on lui propose de «vendre les journaux». Le Septième est «préoccupé par des vols de bicyclettes et de phares de voitures». Grand-Mère Antoinette se réjouit : «L'hiver a été rude [...] ce sera un beau printemps [...] mais Jean Le Maigre ne sera pas avec nous cette année.»

---

## Analyse (la pagination est celle de l'édition 10/10)

### Intérêt de l'action

On peut penser que le titre du roman, «*Une saison dans la vie d'Emmanuel*», a pu être inspiré à Marie-Claire Blais par celui du recueil de poèmes, «*Une saison en enfer*», de Rimbaud, poète qu'on peut d'ailleurs retrouver quelque peu dans le personnage de Jean Le Maigre.

Et «saison en enfer» indiquerait bien que ce roman, dans lequel on peut voir une parodie des romans canadiens-français dits «du terroir», qui célébraient la vie à la campagne, en donnaient des tableaux idylliques, peut être vu comme étant, au contraire, un tableau tragique, un tableau plein de laideur et de violence, un roman noir dont tous les héros sont prisonniers du froid d'abord et ensuite d'un

système oppressant. Toutefois, le texte hésite sans cesse entre le pathos et l'humour ou l'ironie, sinon le franc comique.

On peut être surtout sensible au réalisme, à un naturalisme à la Zola, du fait des mentions constantes, obsessives de :

-L'hiver (pages 7, 14, 27, 89, 148), le froid (pages 8, 46, 47, 89, 99), «*l'air glacé*» (page 52), le gel qui permet de patiner sur la rivière, mais qui entraîne la «*peur qu'elle s'ouvre tout à coup*» (page 46), qui fige l'encre (page 53).

-La famille très nombreuse : Grand-Mère Antoinette, faisant face à une «*marée d'enfants*» (page 11), s'écrie : «*Trop de monde, je ne veux plus voir ces enfants autour de moi !*» ; elle est entourée d'une «*grappe d'enfants et de petits-enfants*» (page 35). La mère «*porte distraitemment un enfant chaque année*» (page 27). Mais, comme les décès s'enchaînent aussi continuellement, cela permet à la famille de se perpétuer dans le même état, comme un organisme monstrueux dont les membres ne comptent guère. Ainsi, Jean Le Maigre succède à Léopold, et serait lui-même remplacé par Emmanuel ; les Roberta-Anna-Anita prendront la suite de leur mère ; les mystérieux aînés sont en nombre indéterminé. Grand-Mère Antoinette dit à Emmanuel : «*C'est un bien mauvais temps pour naître, nous n'avons jamais été aussi pauvres, une saison dure pour tout le monde, la guerre, la faim et puis tu es le seizième...*» (page 8).

-La pauvreté : les «*guenilles*», les «*haillons*» (page 28) que portent les enfants, les «*linges noirs*» dans lesquels Jean Le Maigre imagine qu'est enveloppé Emmanuel (page 99) - l'absence de «*baignoire*» (page 43), la toilette se faisant sous «*la pompe*» (page 45) - «*l'unique couverture*» (page 46) du lit où se trouvent Jean Le Maigre, le Septième, Pomme et Alexis (page 46) - la «*nourriture épaisse et grasseuse*» (page 27).

-La misère morale, l'ignorance, le conformisme.

-La promiscuité : Jean Le Maigre constate que, «*dans son lit, il y avait déjà Pomme et Alexis, et le Septième que l'absence d'espace obligerait à dormir sur le côté.*» (page 46).

-La saleté de lieux renfermés, fétides, tous étant des répliques de ce lieu privilégié que sont «*les latrines*» (pages 30 [insistance sur le mot], 74).

-Les déjections : «*Baignant dans les vomissures de son berceau, ses petits yeux vifs à la paupière ridée, Emmanuel se portait bien [...] et la quotidienne mare s'écoulait de son berceau trouvé sur le plancher*» (pages 122, 123).

- La pourriture, la vermine, les poux (page 21 où Grand-Mère Antoinette «*fait cette découverte qui ne stupéfie personne : Mon Dieu, il a encore la tête pleine de poux !*», ce qui fait qu'il «*offrait sa tête au supplice*» de l'épouillage, et qu'elle «*comptait les poux qui tombaient sous le peigne cruel*» - page 59 où Jean Le Maigre avoue : «*Je suis la proie des poux*» - page 60 où «*Les poux le mangent*» - page 65 où il indique : «*Dès ma naissance, j'ai eu le front couronné de poux*» [on se serait attendu à «couronné de lauriers» !] - page 124 où «*Jocelyne a la tête pleine de poux*»), les puces (page 49), les rats (page 35).

-Les perversions sexuelles (masturbation, homosexualité, pédophilie, érotomanie, etc.) assez crûment exposées, bien que les ébats de Jean Le Maigre et du Septième aboutissent à ces indications : «*L'écume monte de plus en plus [...] coule à ses doigts la dernière caresse mouillée du Septième [...] nous avons bien travaillé [...] répare la catastrophe, il ne faut pas scandaliser notre grand-mère par nos "traces funestes"*». (page 51).

-Les accidents : «*le petit crâne d'Olive a été écrasé sous la charrue de son père*» (page 71) - «*Gemma disparut le jour de sa première communion, dans sa robe de dentelle*» (page 71) - Pomme «*s'est coupé trois doigts de la main gauche à la manufacture*» (page 136)..

-Les maladies, qui fermentent et réchauffent des êtres affublés de vices ou d'anomalies, tous plus tarés les uns que les autres :

-Jean Le Maigre étant enrhumé ou grippé, son nez tantôt est «*encombré*» (page 29), tantôt «*coule comme de l'eau d'érable*» (page 59) - «*l'air glacé qui coulait de la fenêtre lui causait des maux d'oreilles*» (page 52) ; il indique : «*Les rhumes, les pneumonies tombaient sur moi comme des malédictions. Je me mouchais partout... j'éternuais comme un canard. Mais tout le monde toussait dans la maison : on entendait siffler la toux comme une brise sèche par les fentes des lits et des*

*portes... Au printemps, chacun de nous fleurissait sous la vermine et la rougeole.» - «Jean Le Maigre toussait, crachait du sang, toujours encouragé par le Frère Théodule qui essuyait les coins de sa bouche avec un mouchoir. »* (pages 64-65).

- Pivoine meurt «emporté par l'épi... l'api... l'apocalypse ... l'épilepsie quoi» (page 66).

- Les frères aînés ont un «grand rire noir» car «ils ont tous les dents gâtées» (page 83).

- Le corps d'Horace était «déjà touché par la pourriture» (page 109) et «ses vertes gencives nues évoquaient la mort» (page 107). Mais, selon Grand-Mère Antoinette, «malgré sa gangrène, la fréquente paralysie de sa jambe droite, et le masque de boutons noirs sur son visage, Horace se portait bien.» (page 107) ; et, plus loin, «Horace se portait mieux malgré le pus qui gonflait ses joues, et le voile ténébreux qui tombait lentement sur ses paupières...» (pages 136-137).

- La faim car «il y avait peu à manger» (page 26). Elle est excitée chez Jean Le Maigre par la lecture d'un livre «rempli de repas fabuleux» (page 25). «Le père et les fils aînés avaient un appétit brutal [et] protégeant leurs assiettes comme un trésor, [...] mangeaient sans lever les yeux...» (page 26). Grand-Mère Antoinette «imaginait le bon repas qui suivrait les funérailles» (page 28), tandis que Jean Le Maigre se rappelait le «bon repas avec M. le Curé après les funérailles» de Pivoine (page 66), et prétend : «Comme j'ai bien mangé, [...] étonné de mentir encore, et surtout, si joyeusement!» (page 29).

- La mort qui est sans importance, car «il y avait eu tant de funérailles depuis que Grand-Mère Antoinette régnait sur la maison, de petites morts noires en hiver, de disparitions d'enfants, de bébés qui n'avaient vécu que quelques mois, de mystérieuses disparitions d'adolescents en automne, au printemps, qu'elle se laissait bercer par la vague des morts, soudain comblée d'un singulier bonheur» (page 28) ; qui ne compte pas en fonction de la promesse de vie éternelle que fait la religion ; qui est tout de suite compensée puisqu'il y a alternance presque régulière des naissances et des morts ; qui, enfin, présente l'avantage du repas de funérailles.

Dans ce roman, qui est une ronde infernale de scènes à la Jérôme Bosch où les images s'orchestrent pour souligner l'enchaînement des malheurs, les incessants dangers, la force implacable du destin, dans cette espèce de cour des miracles, Marie-Claire Blais a donc mis en scène, en rendant avec vigueur les sensations et les visions, en s'en tenant à des descriptions rares et sobres (par exemple, celle de la chambre d'Héloïse, [pages 114-115]), à peu près tous les «codes» misérabilistes connus, mais pour aussitôt les détourner, les subvertir, en faire un carnaval de la perversion de campagne. Elle peut être considérée comme le premier écrivain québécois à aborder aussi franchement le misérabilisme qui allait devenir le grand thème des fictions québécoises.

\* \* \*

Mais l'imagination sulfureuse de la romancière fit que son réalisme est parfois invraisemblable et même quelque peu fantastique. Dans un entremêlement savant de l'enfer et du paradis, du rêve et du cauchemar, de la vie et de la mort quotidiennes, les frontières entre le quotidien le plus prosaïque et sordide, et le surnaturel deviennent perméables. Sont délibérés le grossissement, la stylisation. Des images audacieuses et somptueuses ravalent la vie humaine au niveau de la vie animale. L'étrangeté se manifeste d'emblée par le personnage d'Emmanuel, ce nouveau-né au regard innocent centré sur la masse sombre, démesurément agrandie, de sa grand-mère ; de façon encore plus extraordinaire, il «n'osait plus se plaindre car il lui semblait soudain avoir une longue habitude du froid, de la faim, et peut-être même du désespoir [...] Il a su que cette misère n'aurait pas de fin, mais il a consenti à vivre.» (pages 1011). D'autre part, les morts viennent à plusieurs reprises visiter les vivants sans que cette coexistence pose le moindre problème, et cela entraîne insensiblement le lecteur dans la sphère du réalisme magique.

Nous sont dévoilés des rêves :

- Celui du Septième qui se voit courant avec Jean Le Maigre vers l'orphelinat où il veut arriver le premier (page 48).

-Ceux de Jean Le Maigre :

-Ceux, à la maison de correction, inspirés par la crainte de «*l'un de ces grands tueurs à la crinière jaune qui lui arrachait sa couverture la nuit*» (page 93) ; par la crainte du directeur qui pouvait vouloir lui couper «*les oreilles, le nez ou son petit quelque chose*» (page 92), qui pouvait «*entrer la nuit dans le dortoir une hache à la main, flairant l'odeur de nos corps empilés, entassés les uns sur les autres, par la faim et l'angoisse - et tranchant une à une ces têtes pouilleuses qui se renversaient déjà dans le vide, par les barreaux du lit.*» (page 94).

-Ceux où, étant à l'infirmierie et n'ayant plus d'appétit, «*il n'y a plus que des fruits pourris dans les branches, et il ne voit plus de fleurs.*»

-Ceux où il imagine que des gens de sa famille viendraient le voir au noviciat (pages 99-100).

-Ceux où il se voit s'évadant (pages 58, 101-102, cette fois sur des patins avant que le directeur et le tribunal de jésuites lui annoncent : «*Vous êtes condamné à mort*»).

-Ceux d'Héloïse au couvent : «*la visite de l'Époux*» (pages 103-105), la «*danse amusée*» des novices dans la chapelle puis la «*confession publique*» (pages 115-118), la transformation du lieu «*en une hôtellerie joyeuse*» où elle «*était aimée*», rêve prémonitoire puisqu'*«elle ne ferait plus ce rêve désormais. Il deviendrait son domaine réels, l'espace de sa vie.*» (page 119).

-Ceux de Pomme : ceux, sans contenus explicites qu'il fait dans le train ; celui où il se voit tomber du nid et où il appelle les siens en vain.

Nous sont décrites des hallucinations :

-le surgissement du sang du martyr dont Jean Le Maigre invente l'histoire (page 62) ;

-la «*dizaine d'anges*» protecteurs qu'il voit «*accrochés au plafond bien gentiment*» (page 91) ;

-la visite de gens de sa famille au noviciat, et la tentative d'évasion sur des patins qui est empêchée par une condamnation à mort (pages 99-102).

Nous découvrons des fantasmes comme celui de l'Époux auquel Héloïse attend de s'unir (pages 103-105).

Le texte s'éloigne donc du roman réaliste pour devenir un conte. Il ne faut donc pas interpréter d'une façon trop réaliste un roman qui s'apparente, dans une certaine mesure, aux contes de Perrault, qui est une fable, à la fois noire et joyeuse.

\* \* \*

En effet, le tragique n'est qu'un aspect du roman. S'y arrêter, c'est demeurer en deçà de son véritable sens, c'est ne pas voir que, une forte charge psychique, une haute tension créée par la peur, la violence, la mort, devenant insoutenable, a tendance à se libérer et à se décharger dans le rire. Ici, ce n'est pas le rire facile de la farce ou du mot d'esprit, mais un sourire sérieux, celui de l'humour, de l'ironie, de la dérision. Grand-Mère Antoinette raconte des choses tragiques sans sourciller et sans se rendre compte qu'elle tourne en dérision des événements tragiques.

On constate :

-Un arrêt du jugement moral : le péché et la vertu ne se distinguent plus, le profane et le sacré sont rapprochés de manière insolite.

-Un arrêt du jugement affectif : le corps de Léopold est manipulé comme un vil sac de pommes de terre.

-Une suspension de la vraisemblance : le nouveau-né prend une vive conscience de l'absurdité du monde.

Pour désarmer le tragique, Marie-Claire Blais utilisa différents moyens : la multiplicité des points de vue, le dédoublement des personnages, la présentation des objets par simple effleurement, le morcellement du récit par la parataxe et l'asyndète, de multiples parenthèses, présentes presque à chaque page, des caractérisations par voie irradiante.

Ainsi un contenu tragique est présenté esthétiquement selon un mode ironique, dans une union de délicatesse et de férocité, de rire et de tragique. L'ironie assure à une force capable d'affronter les malheurs, permet au lecteur de mieux voir en lui et autour de lui, de briser les fausses apparences, les fausses peurs, le faux sérieux de l'existence.

En effet, si on s'attriste en de nombreuses pages, l'horreur est racontée sans insister, par touches légères, en souriant, avec allégresse, et même bonne humeur, qu'il s'agisse du suicide de Léopold ; du tableau de la maison de correction ; de l'évocation des plaisirs nocturnes des adolescents ; de la vie d'Héloïse au bordel ; de l'accident dont est victime Pomme ; et autres images de cauchemar.

On s'amuse à :

-Des traits d'humour (voir plus loin).

-Des manifestations d'une ironie, d'une révolte allègre, d'un cynisme à l'allure inconsciente qui rend innocents le sacrilège et la turpitude :

-Jean Le Maigre souhaite : «*Il me faudrait une bonne apparition pour étonner tout le monde*» ; il est indiqué ensuite : «*C'est ainsi que le Diable commença à apparaître à Jean Le Maigre*» (page 63).

-Il se moque de ses sœurs, «*les Muses aux grosses joues qui lui voilaient le ciel de leur dos noirci par le soleil*» (page 66).

-Il se moque de lui-même «*que les rats ont grignoté par les pieds*» (page 66).

-Il se réjouit de la mort de Pivoine «*emporté par l'épi...l'api... l'apocalypse... l'épilepsie quoi*» (page 66).

-Ce fut aux latrines qu'il prit la décision de devenir poète (page 74).

-Le Septième «*était si obsédé par le froid, qu'il parlait de voler les lampions de l'église pour réchauffer l'école*» (page 89).

-Avec «*Ra-Ora-Pro-Nobis*» (page 113), la romancière se moque des litanies religieuses.

-Elle se moque aussi des solennels noms donnés aux religieux : «*Frère Jean Joachim Ambroise de la Douleur*» (page 113), «*Sœur Georges du Courroux*» (page 115), «*Sœur Héloïse des Martyres et du Sang versé*» (page 117).

On goûte même des scènes comiques, parfois vraiment truculentes :

-La survenue de Grand-Mère Antoinette dans la cave «*fit déguerpir vers le panier de lessive Jean Le Maigre enseveli sous une masse de jupons, et le Septième dont la tête rouge dépassait de la gerbe de linge*» (page 44).

-Le refus du Septième de sentir Jean Le Maigre «*toucher son derrière*» car il a subi les coups de ceinture de son père (page 50).

-La panne de la voiture du curé qu'il faut pousser car le moteur «*ne peut pas supporter le froid*» (page 58).

-Les visions d'«*Héloïse faisant la soupe, et s'écriant à toute minute, debout sur sa chaise : "Maman, le chat est dans la soupe !" ou "trahissant toujours par un cri de joie*» les tentatives de suicide de Jean Le Maigre et du Septième, en criant : «*"Maman, maman, le couteau à pain, maman ! ah ! le sang coule, maman"*» (page 73).

- L'évocation des amours de Jean Le Maigre avec Mlle Lorgnette (pages 84-86) qui se terminent quand, ayant «*trop bu*» (page 84), il «*vomit tout un lac de bière*» (page 86).

-La description du rêve effrayant qu'il fait de la sévérité du directeur de la maison de correction, qui lui donne le choix de lui couper «*les oreilles, le nez ou son petit quelque chose*», tandis que le Septième sera «*mangé pour dessert*», ses os étant gardés «*pour jouer aux billes*» (page 92).

-Le ridicule du notaire Laruche qui va jusqu'à la bouffonnerie : il imposait «*l'odieuse fumée de ses cigares*» dont «*il crachait des morceaux par terre*» ; «*de son œil toujours alerte [...], il parcourait son azur lubrique*» ; «*il respirait abondamment le parfum de ses astres, les pieds dans ses pantoufles [...] et de ses doigts potelés jouait déjà avec la forme de la lune*» ; il «*se traînait péniblement vers l'escalier*» ; il «*enlevait sa montre, mais il refusait d'enlever sa veste de velours*» ; il «*avait l'habitude de fumer un cigare au lit*» ; «*parfois, il montait dans le lit avec ses pantoufles*» ; «*il perdait le souffle de*

*plus en plus à l'approche des récifs* ; il «*conduisait ses équipages*» en «*gros enfant des premiers appétits*» ; «*le ventre proéminent sous son caleçon de laine, sa montre sur la table de nuit, son cigare à la bouche, le bonhomme se félicitait d'avoir pu terminer les choses sans perdre trop de temps, ainsi frais et dispos, il pouvait aller visiter le maire, le curé...*» (pages 158-161).

Si la joie de vivre rachète tant de scènes autrement sordides, le ton gouailleur ne dissimule pas la noirceur de la peinture.

Se mêlent deux univers, celui de la réalité et celui de l'imagination.

\* \* \*

La narration est à la fois discontinue et linéaire.

Elle est discontinue au fil du texte. En effet :

- se produisent de nombreuses ruptures et des ellipses ;
- s'entremêlent savamment la vie et le rêve (page 153, Héloïse mêle les prières et les rêves d'amour) ;
- on passe brusquement d'un personnage à un autre (page 146, on passe d'une phrase écrite par Héloïse à sa grand-mère, à une phrase envoyée au notaire) ;
- on change de sujet d'un chapitre à l'autre ;
- se font voir des montages parallèles ;
- interviennent des extraits du journal de Jean Le Maigre, de son roman sur Héloïse (pages 52-53-54), de son autobiographie (page 65).

Tout se passe comme si Marie-Claire Blais avait, consciemment ou non, pris le parti pris d'obliger constamment le lecteur à faire halte, à prendre un détour qui l'oblige à regarder autrement les êtres et les choses, à réfléchir lui-même au-delà des mots.

La narration est linéaire dans son ensemble.

Les trois premiers chapitres constituent un tout chronologique cohérent : un après-midi (chapitre I), un repas familial (chapitre II) et une nuit (chapitre III). Au début, Grand-Mère Antoinette est seule avec le nouveau-né ; puis, en fin d'après-midi, les autres membres de la famille rentrent à la maison à tour de rôle : une «*marée d'enfants*», la mère, le père, les écoliers ; seul le Septième tarde à rentrer ; on l'envoie chercher (chapitre I). Une séance d'épouillage sert de transition entre les chapitres I et II. Le Septième est ramené à la maison, est battu par le père. La romancière présente ensuite, en alternance, deux scènes parallèles : d'une part, le repas familial dans la cuisine ; d'autre part, les jeux de Jean Le Maigre et du Septième dans la cave (chapitre II). Après «*la prière du soir*», Grand-Mère Antoinette ordonne la mise au lit. La nuit de Jean Le Maigre et du Septième est mouvementée : ils rêvent ; il se livrent à des jeux sexuels ; ils surprennent Héloïse se masturbant, et entreprennent d'écrire un roman à ce sujet. À l'aube, Jean Le Maigre doit partir pour le noviciat (chapitre III).

Au chapitre IV, le curé conduit des enfants au noviciat où ils arrivent pour le repas du soir. La nuit au noviciat ressemble à la nuit passée dans la maison familiale. Puis, du fait de ses maigres repas et de ses nuits mouvementées, Jean Le Maigre agonise à l'infirmerie sous l'œil jouisseur de Frère Théodule. Avant d'expirer, il revoit sa vie, et écrit son autobiographie (chapitre IV, de la page 65 à la page 99).

La mort de Jean Le Maigre, qu'il faut déduire de l'ellipse qu'on a à la fin du chapitre IV (après en avoir donné une version symbolique, la romancière évite de raconter la mort réelle), est le point culminant du roman. Elle est la conséquence de sa tuberculose et des soins tendres mais douteux que Frère Théodule lui donne au noviciat dont il rêve d'ailleurs de tenter de s'évader sur des patins à lame d'or, avant d'en être empêché par le directeur, qui est accompagné de «*tout un tribunal de jésuites*» qui prononce une condamnation à mort, à laquelle il se résout : «*Il ne lui restait plus qu'à s'agenouiller dans la neige et attendre*» (page 162), le bourreau étant donc l'hiver. Cette mort-exécution sonne d'autant plus juste que certain épisodes (la séance d'épouillage, le rêve où il patinait su une rivière et s'y noyait (pages 46-47) l'avaient annoncée. On peut aussi la relier à tous les passages où l'on s'agenouille et à toutes les évocations de têtes (cheveux) coupées, étranglées (pendues) ou écrasées.

Avec le chapitre V, la linéarité du récit est rompue. L'autrice présente brusquement Héloïse qui est au milieu de ses rêves et de ses impudicités. Mais, si elle est passée de la mort de Jean Le Maigre à la nuit d'Héloïse, c'est qu'il y des analogies entre ces deux scènes : le désir final de fuite de Jean Le Maigre a été contredit par un «tribunal de jésuites» qui l'a condamné à mort, et, de même, les ébats sexuels d'Héloïse sont interrompus par la Supérieure. Entre cette nuit d'Héloïse (qui ouvre le chapitre V) et son départ pour le bordel (qui ferme le même chapitre), la romancière a inséré une longue digression où Grand-Mère Antoinette va d'abord soigner le vieil Horace puis enterrer Jean Le Maigre ; au seul niveau des événements, cette digression prolonge l'histoire de Jean Le Maigre, et justifie le départ d'Héloïse. On peut d'ailleurs se demander s'il ne fallait pas que la gardienne du foyer s'en éloigne momentanément pour que cela permette à Héloïse de s'échapper.

Il y a un véritable entracte entre le chapitre V et le chapitre VI. On se croirait pour lors revenu à la situation du début puisqu'on trouve de nouveau Grand-Mère Antoinette et Emmanuel ; mais beaucoup de choses ont changé : au début, elle dominait une maison encombrée alors qu'ici elle s'ennuie dans une maison qu'ont quittée non seulement Jean Le Maigre et Héloïse, mais Pomme et le Septième qui ont été envoyés à la ville, où de façon significative, ils travaillent dans une fabrique de souliers dont le caractère maléfique fait écho aux «*terribles bottines*» (page 7) de Grand-Mère Antoinette. Celle-ci, pour tromper son ennui, lit les manuscrits de Jean Le Maigre.

Au chapitre VI, ceux-ci sont lus aussi au noviciat par le Frère Théodule, avant que le Supérieur, excédé de ses mœurs douteuses, le chasse. Après ce qui était une autre digression, on revient à Grand-Mère Antoinette qui continue de raconter à Emmanuel les malheurs de la famille.

Le chapitre VII reprend et illustre les mauvaises nouvelles reçues par Grand-Mère Antoinette, l'autrice présentant successivement Héloïse au bordel, Pomme à l'hôpital, le Septième chez Théo Crapula. On voit, en alternance, d'un côté, Grand-Mère Antoinette et Emmanuel à la campagne ; de l'autre, l'oncle Laframboise, Pomme et le Septième en ville. Page 174, la fin est annoncée par la référence au titre. Se remarque surtout la dernière phrase du roman où Grand-Mère Antoinette assure Emmanuel que tout va bien, lui dit surtout : «*Oui, ce sera un beau printemps*», mais évoque aussi l'absence de Jean Le Maigre, parce que ce nouvel optimisme, qui s'affirme en dépit de tous les malheurs, rappelle étrangement celui qu'affichait toujours cet adolescent poète.

On peut voir le roman comme la convergence de plusieurs histoires simultanées ou successives : naissance et affirmation d'Emmanuel, chute progressive de l'autorité de Grand-Mère Antoinette, mort précoce de Jean Le Maigre, affranchissement d'Héloïse, migration en ville de Pomme et du Septième ; ou un double mouvement : encombrement (naissance d'Emmanuel, retour des membres de la famille, la cave, le lit) et dispersion des enfants de la famille en divers lieux (départ au noviciat pour Jean Le Maigre, au bordel pour Héloïse, en ville pour Pomme et le Septième).

On remarque que le roman s'ouvre et se ferme par une scène identique, à la différence que, à la fin, il y a immixtion d'une scène de ville dans la scène originelle.

Si est indiquée une certaine chronologie, celle du déroulement d'une saison, d'un hiver qui aboutit à un printemps, entre la naissance d'Emmanuel et sa réapparition à la fin où il «*n'avait plus froid*», où il «*sorait de la nuit*» (page 175), ce qui apporte la justification du titre "*Une saison dans la vie d'Emmanuel*", elle est néanmoins fortement malmenée par des retours en arrière (les souvenirs qu'a Héloïse, du couvent [pages 35, 104, 129], de Mme Octavie [page 146] ; la mention du passage de Jean Le Maigre et du Septième en maison de correction [pages 43, 89-93], leur conduite dans la cour de récréation [page 162], le souvenir de «*la machine qui avait coupé les doigts de Pomme*» qui s'impose au Septième alors qu'il marche avec Théo Crapula [pages 170-171]), d'où des confusions des temps, le présent et le passé s'entremêlant (pages 80 [alors que Jean Le Maigre écrit son autobiographie, il fait mention soudain du temps présent : «*Je crains que le Frère Théodule [...] ne vienne lire par-dessus mon épaulement*»] ; 104, 129, 170-171). On trouve aussi des prolepses : grâce aux cartes qui sont tirées par le Septième et Jean Le Maigre est annoncée la mort de celui-ci (pages 40-42), et il fait lui-même des "*Prophéties de famille*" (page 124) ; Héloïse a un rêve prémonitoire (page 119).

Au cœur de la narration à la troisième personne, se font entendre les voix de plusieurs personnages. Mais il faut remarquer que, à part les échanges entre Jean Le Maigre et le Septième (pages 23, 24-26), elles ne dialoguent guère ; qu'on trouve de pseudo-dialogues où alternent le discours direct et le discours indirect libre : les prétendues conversations (premières pages et pages 136-139) de Grand-Mère Antoinette et d'Emmanuel où il est le pôle percepteur ; la conversation d'Héloïse et de Mme Octavie où Héloïse est le pôle percepteur, ses paroles n'étant notées qu'en discours indirect. Cette rareté des dialogues marque bien la solitude des personnages, leur isolement, leur difficulté à communiquer, car ils ont des monologues intérieurs (ou rêveries) : quand Héloïse descend de sa chambre pour «*la monotone et longue prière*» (page 35) ; quand Jean Le Maigre voyage vers le noviciat ; quand, avec le notaire, Héloïse poursuit sa réflexion intérieure ; quand le Septième se rend chez Théo Crapula. Et ces monologues ou rêveries pivotent, cette rotation se faisant selon les lieux et selon le rythme que donne, par exemple, le passage du jour à la nuit. Le roman est ainsi dominé par un temps subjectif.

La romancière adopta différents points de vue.

Elle ouvre son livre par celui, tout à fait original et saisissant, d'un nouveau-né qui nous indique : «*Les pieds de Grand-Mère Antoinette dominaient la chambre. Ils étaient là, tranquilles et sournois comme deux bêtes couchées, frémissant à peine dans leurs bottines noires, toujours prêts à se lever : c'étaient des pieds meurtris par de longues années de travail aux champs [...] des pieds nobles et pieux [...] l'image sombre de l'autorité et de la patience*» (page 7). Ce subterfuge est destiné sans doute à avertir le lecteur du caractère fantastique et primaire de cet univers. Emmanuel ne sait rien encore des malheurs auxquels il est destiné. Dès le départ, nous sommes avertis qu'il va se passer dans cette maison, sous le couvert de la vie quotidienne, des choses étonnantes. Mais la perspective du bébé cède rapidement la place à la parole déterminante de Grand-Mère Antoinette qui, elle-même, cède peu à peu la place à celle de Jean Le Maigre, la subversion du discours de Grand-Mère Antoinette par celui de Jean Le Maigre devenant surtout évidente lorsque celui-ci, dans son autobiographie, assume lui-même la narration, à la première personne ; il remplace ainsi, temporairement, le narrateur omniscient et invisible qui présidait au destin de tous les personnages, y compris Grand-Mère Antoinette.

\* \* \*

Les chapitres sont divisés en différentes parties, par des astérisques (pages 9, 12, 24, 26, 29, 30, 31, 40 (2), 41, 45, 52, 87, 93, 95, 98, 99, 105, 109, 110, 112, 114, 118, 126, 132, 163, 174) ou par des pointillés (page 15), ou par de simples plus grands intervalles (page 83), ce qui ménage plusieurs fois des ellipses de l'action :

- page 28 est ironiquement escamoté le repas, comme on le constate au début de la section suivante (page 29) ;
- page 29, la confession du Septième à Jean Le Maigre est escamotée, comme on le constate page 31 avec, ce qui est une habileté narrative, le mystère non révélé d'un péché dont le Septième déclare qu'il ne l'a «*fait qu'une seule fois*», qui a été commis «*en plein air, dans la neige*», avant qu'on apprenne que «*la petite bossue*», Marthe, avait été «*déshabillée*» (pages 31-32) ;
- page 52, la visite chez Héloïse est escamotée ;
- page 54, le vide a été occupé par le sommeil de Jean Le Maigre ;
- page 60, le voyage jusqu'au noviciat a été escamoté ;
- page 62, la première journée au noviciat a été escamotée ;
- page 95, l'ellipse est indiquée par la mention «*Quelques mois plus tard*».
- page 166, on passe du Septième marchant à sa sortie de la «*manufacture*» à la petite annonce de Théo Crapula.

Ces ellipses donnent au récit une allure cinématographique.

\* \* \*

“*Une saison dans la vie d'Emmanuel*” est donc un roman puissant, aux tonalités variées, mené avec une grande habileté.

---

### Intérêt littéraire

Si ce roman tragique est plein de détails prosaïques et sordides, cette matière n'est pas présentée d'une manière prosaïque ni même, en dépit des horreurs, d'une façon sordide. Le roman échappe aux poncifs de l'écriture naturaliste.

Il faut examiner le texte en distinguant la langue et le style

\* \* \*

#### La langue

Chez cette écrivaine québécoise, on trouve évidemment des québécismes :

Certains apparaissent dans les propos des personnages dont le ton parlé est parfois bien rendu («*Léopold, ça c'était rusé comme un renard.*» [page 137]). Mais leurs québécismes ne sont pas aussi nombreux qu'on aurait pu s'y attendre, Marie-Claire Blais se refusant à l'emploi du joual, variété de français parlé au Québec, caractérisée par des écarts phonétiques et surtout des anglicismes, dont elle allait justement faire la satire, en 1973, dans "*Un joualonais, sa joualonie*". On constate seulement :

- Des mots : «*ben*» (pages 107, 140 : «bien») - «*créatures*» (pages 125 : «femmes») - «*crotteux*» (page 83 : «malpropres») - «*front*» (page 28 : «audace») - «*intelligent*» (page 137 : «instructif») - «*misère*» (pages 11, 89, 118, 160 : «difficulté», «malaise») - «*mitaines*» (page 22 : «moufles») - «*se rendre*» (page 100 : «y aller»).
- Des constructions : «*à quelque part*» (page 46) - «*intelligent à vous faire peur*» (page 137) - «*Journal d'un homme à la proie des démons*» (page 52) - «*pour ne pas qu'ils tombent*» (page 56).

On trouve aussi des québécismes dans la narration :

- Des mots : «*banc de derrière*» (page 57 : «siège arrière» d'une voiture) - «*le midi*» (page 62 : à la place de «midi», alors que l'écrivaine avait bien mentionné, page 38, «*la cloche de midi*», et allait mentionner, page 161, «*la lumière de midi*» !) - «*miroir*» (page 57 : «rétroviseur») - «*température*» (pages 107, 147 : «le temps qu'il fait») - «*manufacture*», mot, en fait un anglicisme, qui, page 138, est employé après son synonyme bien français, «*usine*».
- Des constructions : «*se tirer aux cartes*» (page 40 : «se tirer les cartes») - «*Mademoiselle éprouvait avec horreur – la cruelle patte d'un loup déchirer son sein.*» (page 84 : on s'étonne de ce tiret incongru) - «*un châtiment à la grandeur de notre acte*» (page 89 : «en proportion de») - «*l'hiver achevait*» (page 121 : «l'hiver s'achevait») - «*sur la rue*» (page 156 : «dans la rue»).

Comme on lit : Grand-Mère Antoinette «*répudiait vers l'escalier [...] tout ce déluge d'enfants*» (page 12) - Héloïse «*avait dû répudier de sa chambre*» Jean Le Maigre ou le Septième (page 161), on peut se demander si on affaire à un latinisme. On a vraiment du latin, un latin fantaisiste avec «*Tuberculos Tuberculorum*» (page 66), un latin religieux avec «*Ave Maria*» (page 40), «*Pater Noster*» (page 153), «*Libera Me Domine De Morte æterna*» (page 112), «*Ite missa est*» (page 113), «*Requiem*» (page 113), «*Requiem æternam dona ei, Domine*» (page 114), avec le moqueur «*Ra-Ora-Pro-Nobis*» (page 113) ; et même du grec avec «*Kyrie eleison*» (page 112).

Il faut regretter :

Des barbarismes :

- «*Le sang*», «*Jean Le Maigre l'épanchait*» (page 62, au lieu de «l'étanchait»?).
- «*M. le Curé désapprobat*» Grand-Mère Antoinette (page 106, au lieu de «désapprouvait»).
- Héloïse «*s'attardait à partir*» (page 118).

- La rue «*éclaircie*» de la page 173 devrait plutôt être «*éclairée*».

Mais les fautes d'orthographe, «*aupital*» et «*veux*» (pour «*vœux*»), sont prêtées à Armandin Laframboise (page 129).

### Des erreurs de syntaxe :

- Avec «*Il y avait eu tant de funérailles [...] de petites morts noires [...] disparitions d'enfants [...] mystérieuses disparitions*» (page 28), on constate l'absence de «de» qui pourrait être considérée comme une asyndète.
- Dans «*pour ne plus que tu ne recommences*» (page 51), la négation est redoublée.
- Lisant «*Héloïse faisait par elle seule ce que nous nous aimons à faire à deux, ou à quatre*» (page 53), on préférerait : «*Héloïse faisait seule ce que nous nous aimons faire à deux, ou à quatre*».
- Dans «*Mademoiselle éprouvait avec horreur – la cruelle patte d'un loup déchirer son sein.*» (page 84), on s'étonne de ce tiret incongru, et on croit comprendre que la romancière a voulu dire que Jean Le Maigre craint que la cruelle patte d'un loup déchire le sein de Mlle Lorgnette.
- À «*il perdit son intérêt en la géographie*» (page 87), on préférerait «pour».
- Pomme et le Septième «*s'émerveillaient devant le chœur des novices [...] que les mots du "Libera Me Domine De Morte æterna" sonnaient avec allégresse ce jour [...]*» (page 112).
- Dans «*L'âme d'Héloïse avait été mise à nu [...] et que ses passions [...] lavaient reniéée*» (page 117), la parenthèse a fait perdre la logique de la phrase.
- Dans «*Voguant d'un corps heureux à un corps triste, d'un amoureux aux âpres bontés à une autre qu'elle croyait aimer au soleil, sur le sable chaud (mais la chambre, pourtant, devenait de plus en plus étroite, les murs de plus en plus rapprochés).*» (page 154), après la parenthèse, la phrase n'est pas terminée !
- À «*le secrétaire de la manufacture avait compassion des faibles*» (page 165), on préférerait «de la compassion pour les faibles».

### Marie-Claire Blais s'est efforcée de rendre des prononciations :

- Celle de Grand-Mère Antoinette : «*A... men, A...men*» (page 40).
- Celle de Jean Le Maigre s'amusant à bafouiller : «*Dans une apothi... tho... dans une apothéose triste et solitaire*» (pages 80-81) - «*L'épi... l'api... l'apocalypse... l'épilepsie quoi*» (page 66) - «*Ah ! oui, je veux... renoncer à jamais à l'oi si ve té de ma vie*».
- Celles du vieil Horace qui chuinte : «*Anchoinette ché une brave femme, Anchoinette, alloume doncque ma pipe !*» (page 107) - «*Che veux pas mourir, Anchoinette, pas auchourd'ui, ce sera pour demain, Anchoinette.*» (page 108).
- Celle de la mère : «*trop...fa...ti...guée...*» (page 134).

### La romancière recourut à des onomatopées :

- «*Hup... [...] Hup... [...] Hup ... Hup...[...] Hup ... Hup...[...] Hip... Hip...*» (page 24) pour rendre le hoquet du Septième.
- «*oup*» : page 26, Jean Le Maigre marque ainsi la vivacité avec laquelle il commet un vol ; page 47, il marque son regret.
- «*les petits "aie"*» plaintifs du Septième (page 50) ;
- les «*petits ah ! secs et désapprobateurs*» de Grand-Mère Antoinette (page 26).
- «*pan... pan...*» (page 58) pour rendre le bruit que fait le moteur en recommençant à fonctionner.
- «*Gouli...Gouli...*» (page 47), le bruit que fait un ours et en même temps sa gourmandise.
- Les «*eh*» et les «*oh*» des aînés (page 75).
- «*Pts... pts... touf*» (page 88) pour rendre le bruit des baisers donnés à Marthe par Jean Le Maigre et le Septième.
- «*Teu... Teu... Teu...*» (page 106), sons par lesquels le curé marquait sa désapprobation.
- Les «aïe...» d'Héloïse malmenée par le notaire (page 160).
- «*Les cinq coups de l'horloge, Ding Dong Ding Dong Doung, qui annonçaient le pas de Grand-Mère Antoinette dans le couloir*» (page 135).
- «*Le "cou que li cou que li" du coq*» (page 135) : son cocorico.
- «*Pan... Pan...Pan...*» (page 170) pour rendre les coups de la machine qui a coupé les doigts de Pomme.

\* \* \*

## Le style

Si l'on peut regretter des maladresses (comme ces répétitions : «*dit Jean Le Maigre*», puis «*dit Jean Le Maigre*», encore «*dit Jean Le Maigre*», enfin : «*poursuivait Jean Le Maigre*» [page 51] ; comme cette formulation : «*sa victoire d'atteindre bientôt l'escalier de fer*» [page 174]), Marie-Claire Blais, le plus souvent, déploya une grande variété d'effets littéraires et une grande variété de tons

Quand elle donna la parole à ses personnages, elle adopta un style oral où les phrases sont désordonnées, coupées d'incises, ne sont pas terminées : «*Ça vaut la peine d'aller vivre en ville, hein.*» (page 137) dit Grand-Mère Antoinette.

Dans la narration, la romancière s'en tint parfois à la sobriété d'une simple notation de faits, d'une stricte description, à des phrases brèves et saccadées reflétant l'écrasement des êtres soumis (en particulier, la mère) : «*L'hiver achevait. Grand-Mère Antoinette s'étiolait de solitude dans son fauteuil. Héloïse ne descendait plus que pour manger et dormir. Grand-Mère Antoinette s'ennuyait.*» (page 121).

Parfois, au contraire, elle déroula de longues phrases amples, sinueuses, complexes, pouvant comporter des intercalations, des parenthèses (présentes presque à chaque page, qui sont explicatives, oniriques, orales, etc.) comme celle de la page 43 qui indique, subrepticement alors que c'est une information essentielle, que «*Jean Le Maigre et le Septième avaient passé une partie de leur enfance en maison de correction*». Ces phrases, qu'on peut qualifier d'hypotaxes, se font plus nombreuses à mesure que le roman progresse. Il faut signaler qu'elles ne sont pas toujours syntaxiquement maîtrisées ni correctement ponctuées :

-Pomme et le Septième «*qui ne connaissaient de la musique que la tremblante chorale des Enfants de Marie de leur paroisse et la frêle plainte qui montait de l'orgue de l'église s'émerveillaient devant le chœur des novices, dont les voix jaillissaient si sauvages de l'enfance, et parfois si fragiles, aussi, qu'elles semblaient sur le point de se briser comme du cristal sur la pierre – que les mots du "Libera Me Domine De Morte æterna" sonnaient avec allégresse ce jour que Jean Le Maigre avait baigné d'une auréole funèbre dans son imagination.*» (page 112).

-«*Ce n'est que lorsque le cercueil de Jean Le Maigre glissa dans la terre, disparut lentement dans son trou de neige et de terre mouillée, sous la raide offrande des jeunes Frères qui, tour à tour, jetaient une fleur blanche sur la tombe de celui qui devait porter plus tard le nom de "Frère Jean Joachim Ambroise de la Douleur" - avec l'air d'enterrer des morts chaque jour dans cette commune indifférence avec laquelle ils avaient chanté le "Requiem" quelques instants plus tôt à la chapelle, que le Septième et son frère réalisèrent un peu la gravité des événements.*» (page 113) : la parenthèse marquée par un tiret devrait être terminée par un second.

-«*Comme le Frère Théodule n'avait pas perdu de temps depuis la mort de Jean Le Maigre, il avait déjà élu à ses fins, deux ou trois autres Jean aux cheveux bouclés et à la voix rêveuse, que le Supérieur chassa en même temps que le diable, leur rappelant qu'en enfer "vous brûlerez à l'endroit où vous avez péché", accompagnant ses paroles de châtiments honteux dont se souviendraient pour toujours ces coupables au visage d'ange qui avaient fait l'apprentissage du vice entre les murs des orphelinats et des couvents et qui ne demandaient pas mieux que de quitter enfin pour la liberté ce sauvage paradis de leurs sens oisifs.*» (page 129).

-«*Mais elle [Grand-Mère Antoinette] disait aussi que tout allait bien puisque le Septième envoyait son salaire chaque semaine, à la maison, que Pomme était en sécurité à l'hôpital, qu'Héloïse gagnait miraculeusement beaucoup d'argent – à l'"Auberge de la Rose publique", et que son cher bon voisin Horace se portait mieux malgré le pus qui gonflait ses joues, et le voile ténébreux qui tombait lentement sur ses paupières...*» (pages 136-137) : ici aussi manque un second tiret.

-«*Dans sa candeur désolante, Héloïse disait ses prières chaque soir, et comme l'avait fait sa mère, implorant Dieu pour éloigner ses peurs, peut-être avant et après l'amour, l'amant étranger, le beau vagabond venu chez elle pour une seule nuit, entendrait-il, sans le comprendre, ces "Pater Noster" hésitants qu'elle dirait, les lèvres serrées sur son secret.*» (page 153).

-«En peu de temps, ne cessant de comparer sa vie à l'Auberge avec le bien-être de sa vie au couvent, glissant d'une satisfaction à l'autre, comme on s'évanouit de plaisir ou de douleur dans les rêves, se disant que la nuit est sûre, que l'on ne peut pas tomber plus bas que le rêve – que celui qui vous ensanglante dans un lit, que celui qui vous décapite et que voyez pourtant s'enfuir avec votre tête souriante sous son bras, sera bientôt le même à qui vous accorderez le pardon, sans un mot, d'un geste vague du bras, de cette main à la dérive que vous laisserez tomber vers lui, ou simplement pour qui le geste d'expirer, de disparaître en silence est déjà le signe mémorable que le rêve va bientôt finir, et qu'une étrange dignité vous commande de mourir vite une seconde fois avant que revienne le prince sanguinaire qui vous fait trop languir...» (pages 153-154)

-«M. le Notaire conduisait ses équipages, emprisonnait la bouche de la jeune fille de ses lèvres mousseuses de tabac et de sueur, et glissait une main indiscrette sous les plis fragiles de l'aisselle (la jeune fille se plaignait si doucement que le vieillard ne l'entendait pas, aïe, monsieur le Notaire, aïe...) car, toujours inclinée vers la compassion, elle voyait en l'homme qui piétinait sa jeunesse, sans égard pour la misère de son corps et la solitude de son désir, l'enfant, le gros enfant des premiers appétits, suspendu à son sein, exploitant sous toutes sortes de gestes et d'emportements – dont les uns ne semblaient pas plus ignobles que les autres à partir d'une certaine étape de délire – la soif, la grande soif du premier jour, malheureusement inassouvie, et qui faisait que l'homme venu pour goûter la caresse d'une amante désirait en même temps celle d'une mère capable de le corrompre.» (pages 160-161).

-«Après le notaire viendraient les garçons évadés de l'école pour une heure, et se bousculant en attendant leur tour dans l'escalier, à qui Héloïse ne ferait qu'offrir des bonbons tout en leur tenant la main avec une complice tendresse pour une curiosité qu'elle refusait de satisfaire elle-même, jugeant trop candides ces voyous à la prunelle claire qui lui rappelaient Jean Le Maigre et le Septième qu'elle avait dû répudier de sa chambre, parfois, lorsque dans la chute livide de l'aube, ils la surprenaient, endormant son misérable sexe d'une caresse née d'elle-même, berçant ainsi, dans une triste douceur, un amoureux ou une amoureuse (ou quelque créature imprécise, secourable, de l'imagination blessée) dont elle se plaisait à oublier le visage, secrètement hantée par une main sombre appartenant à un corps invisible.» (pages 161-162).

-«À peine Théo Crapula avait-il prononcé ces mots, donnant à sa chétive passion l'essor de la folie, que le Septième s'enfuyait à toutes jambes, s'écorchant les genoux à sauter des piles de bois pourri qui gisaient sur la grève comme des épaves, désirant avec toute la force de son désespoir, fuir plus loin, plus loin encore, remonter jusqu'à la rue paisible, éclaircie, où il pourrait appeler quelqu'un à son secours – car il lui semblait que les paroles sinistres de Théo Crapula résonnaient à son oreille comme une condamnation à mort, et qu'il ne pourrait pas y échapper ni avoir le courage de hurler sa peur encore mêlée de larmes – en frappant à la porte de l'oncle Armandin ou à quelque fenêtre d'une maison inconnue.» (page 173).

\* \* \*

On savoure des traits d'un humour qui est souvent un humour noir :

- Héloïse étant «déjà desséchée comme une tige morte», Grand-Mère Antoinette lui conseille : «À ta place, je fleurirais un peu.» (page 37).

-Pour le Septième, l'avenir de Jean Le Maigre «s'éteint comme la chandelle» ; il l'invite à demander «l'extrême-onction tout de suite», ajoutant : «on ne sait jamais, ça pourrait te guérir» (page 40).

-Jean Le Maigre décide d'écrire son «œuvre posthume» (page 41).

-Alors que Grand-Mère Antoinette menace le Septième d'une fessée qui l'empêchera de s'«asseoir sur un banc d'école», cette idée «le réconfortait» (page 45).

-Jean Le Maigre croit qu'un bruit, «Gouli...Goulu...», est produit par «un ours autour de la maison» alors qu'il l'est par «l'estomac de Pomme», et il commente : «Plus mon estomac rétrécit, plus le sien se gonfle.» (page 47).

- Il craint, par superstition, de devoir porter la «mince cravate noire que Grand-Mère Antoinette noue au cou de ses petits-fils avant de les enfermer au noviciat pour la vie» (page 55), «pour la vie» car, inévitablement, ils y meurent !

- Le «crâne chauve» du curé lui fait «une forte impression de sagesse» (page 59).

- Le curé dit de Jean Le Maigre : «*Dès qu'il se lavera, son âme deviendra plus claire* » page 60).
- Jean Le Maigre fait succéder au mot «poux» le mot «poète» (page 65), allitération plaisante.
- Il appelle ses sœurs des «Muses aux grosses joues» (page 66).
- Perpétuellement enrhumé, il avoue : «*Je me mouchais partout, dans les jupons de ma grand-mère comme sur le tablier d'Héloïse. J'éternuais comme un canard.*» (page 69)
- Dieu aurait «*pris Léopold [...] par les cheveux comme on tire une carotte de la terre*» (page 71).
- La «*bouche ignorante*» du père écrivait, avec la fumée de sa pipe, «*des romans, des contes qu'il ne lirait jamais*», qui sont «*l'illustration brumeuse des œuvres futures*» de Jean Le Maigre.
- Grand-Mère Antoinette portant un «*manteau de chat sauvage*» et ayant son «*regard d'orgueil*», Jean Le Maigre ne savait plus qui était «*la bête féroce - le manteau de chat sauvage ou sa grand-mère*» (page 79).
- Il aurait voulu que «*M. le Curé*» le renseigne «*sur les grandes vérités de la vie*». Comme on s'attend à tout autre chose, on est étonné de lire : «*Je ne sus jamais où était l'est, et encore moins le nord.*» (page 80).
- Mlle Lorgnette le traite de «*petite brute, petite peste, polisson*» (page 80), autre allitération plaisante.
- Les enfants furent «*victimes, les uns après les autres, des courants d'air de la mauvaise humeur*» du père (page 80).
- Jean Le Maigre, au sujet de la fin de son œuvre, bafouille : «*Dans une apothi... tho... dans une apothéose triste et solitaire*» (pages 80-81).
- Sa maîtresse d'école commet d'énormes fautes d'orthographe page 81).
- Il explore «*les vallées obscures de la science*», dans un dictionnaire, en allant à l'envers, d'où les mots cités : «*crocodiles, conchylogie [ce devrait être «conchyliologie» !], concentriquement*» (page 82).
- Est cité un absurde problème d'arithmétique (page 83).
- Les frères aînés ont un «*grand rire noir*» car «*ils ont tous les dents gâtées*» (page 83).
- Le Septième «*partageait le pain moisî de ceux que M. le Curé appelait pendant ses sermons "ses brebis galeuses, ses lépreux, ses buveurs incurables, ses corrompus au cœur tendre"*» (pages 83-84).
- Mme Casimir était «*protégée par les doubles fenêtres de son corset*» (page 88) et par «*les remparts de sa poitrine*» (page 89).
- Jean Le Maigre craint qu'«*on lui fasse une grande opération à l'aube*» (page 91), la pendaison.
- Grand-Mère Antoinette «*le garda de plus en plus souvent auprès d'elle épingle à sa jupe*» (page 97).
- Dans ses écrits, elle «*coupait toujours le cou au mot "luxure"*» (page 97).
- Elle se dit que «*Jean Le Maigre aura moins froid au paradis que sur la terre*» (page 112).
- Pour Jean Le Maigre, «*sa grand-mère mourrait d'immortalité*» (page 124).
- Héloïse, chez laquelle restent imprégnées les règles du couvent, écrit à sa grand-mère que, auprès de sa patronne, elle est «*sous sa complète surveillance obéissance*» (page 146).
- Le curé remet le journal «*à Grand-Mère Antoinette le samedi, bien qu'il lui parvienne trois mois en retard*» (page 147), ce qui fait qu'«*elle lisait la température du printemps en hiver, parcourait les mariages au moment où l'un des époux avait été enterré, la nouvelle affreuse d'un tremblement de terre ou d'un incendie important lui parvenait toujours au moment où la terre avait depuis longtemps cessé de trembler, et où tous avaient oublié "les cent morts engloutis en une minute" qui, quelques mois plus tôt, avaient eu un certain retentissement grâce à leur sonore disparition, elle pleurait sur cet incendie meurtrier qui avait détruit des villages entiers, emporté des hommes, femmes et enfants, qu'elle n'aurait jamais eu l'occasion de voir, ne sortant que pour aller à l'église... Elle priait pour des mineurs ensevelis des endroits les plus reculés de la terre, et, lorsqu'on lui parlait du dangereux climat torride qui brûlait l'herbe et flétrissait la récolte de tel ou tel pays lointain, ce n'est pas sans nostalgie ni regret, que, les mains rugueuses de froid, elle tournait vers la fenêtre (et vers la colline toujours blanche de neige, la route immobile sous les arbres, le ciel pâle, le ciel inchangéable de sa destinée) un regard déçu par l'hiver et la monotonie du froid.*» (pages 147-148).
- Pomme qui, blessé, se trouve à l'hôpital, est «*trop déprimé pour se servir du mouchoir à pois de l'oncle Armandin qu'il tenait dans sa main valide avec un air de partir en voyage, et de dire un adieu pathétique, sans bouger de son lit.*» (page 163).

- Pomme avait perdu ses doigts, mais le secrétaire de la «manufacture» «n'était pas responsable des objets perdus.» (page 165).
  - Le Septième voudrait, par son ardeur à la tâche, impressionner le secrétaire ; mais «il est myope» (page 166).
  - Frère Théodule devient Théo Crapula (page 166) : faut-il lire Dieu crapule?
  - «Le Septième avait l'intention de vivre honnêtement de ses vols, plus tard.» (page 167).
  - Faisant sa prière, il «demandait la santé pour Jean Le Maigre, dans l'autre monde.» (page 169).
- Marie-Claire Blais sut choisir des noms de famille fantaisistes et amusants mais significatifs : Mlle Lorgnette, la maîtresse d'école (page 75) ; Mme Octavie Enbonpoint, la tenancière de bordel (page 137) ; M. Laruche, le notaire (page 157) ; M. Silex, le dentiste (page 158) !

\* \* \*

La romancière se plut à user de différentes figures de style :

#### Des accumulations :

- Jean Le Maigre énumère ses maux : «*Ma gorge brûle, mes reins chancellent, mon genou fléchit, et de mon nez douloureux...*» (page 54)
- Le curé admoneste «*ces brebis galeuses, ces lépreux, ces buveurs incurables, ces corrompus au cœur tendre*» (pages 83-84).
- À l'égard de son Époux fantasmé, Héloïse aurait pu : «*Toucher cette douce épave, baiser ce front effaré, ces lèvres fétides, mais se pencher sur la fraîcheur de ce cou très pur, était le travail d'un brutal ravisseur.*» (page 105).

#### Des antithèses :

- À la maison de correction, le Septième «*promène autour de lui un regard fauve plein d'orgueil et de crainte*» (page 90).
- Chez Héloïse, significatifs de son ambivalence, se manifestent «*sa calme torture*», «*son horrible joie*» (page 103), tandis que, au couvent, elle s'abandonne à une «*douceur sacrilège*» (page 116) et que, au bordel, elle est «*tremblante d'effroi et de plaisir*» (page 119).
- Chez Jean Le Maigre, qui est «*tour à tour gracieux et impudique*» (page 124), on remarque sa «*laideur charmante*» (page 127), son «*activité douce et brutale*» dans ses ébats avec le Septième (page 50), son goût du «*doux supplice des sens*» (page 125) ; il est, pour Frère Théodule, «*une proie aussi légère et amusée*» (page 127).
- Le Supérieur a renvoyé «*ces coupables au visage d'ange*» (page 129).
- Le père est «*têtú comme un taureau, naïf comme un poisson*» (page 138).
- Dans «*les photographies lascives*» qu'Héloïse voit au bordel, elle «*n'apercevait de cette féerie dépravée que le pied chaste d'une jeune fille foulant une mare de crapauds*» (page 152). Elle montrait une «*candeur désolante*» (page 153).
- Pour la romancière, «*on s'évanouit de plaisir ou de douleur dans les rêves*» (page 153).

#### Des hyperboles :

- Grand-Mère Antoinette n'a plus qu'un «*sein glacé*» (page 9).
- Pour elle, les hivers sont «*des saisons noires comme la mort*» (page 18).
- «*Jean Le Maigre offrait sa tête au supplice*» (page 21) : il est épouillé.
- Pour lui, le Septième est «*pourri jusqu'au cœur*» (page 23).
- Jean Le Maigre a «*un front [une audace] sauvage pour mendier*» (page 28).
- Il traite le Septième de «*meurtrier*» (page 43) parce qu'il a tué des lièvres.
- Celui-ci serait «*foudroyé par le sommeil et gît, la face contre terre*» (page 54).
- Dans le réfectoire du noviciat, Jean Le Maigre «*sent couler la brise d'hiver par les trous de ses bottines*» (page 62).
- Lui et le Septième, «*tragiquement marqués par l'exemple de leur frère Léopold*», commencèrent leur «*descente en enfer*» (page 73).

- Bernardine, la servante du curé, était «*pudique au point de baisser les yeux quand un homme enlevait ses souliers.*» (page 77).
- Le Septième «*blasphémait à perdre haleine*» (page 83).
- Pomme maigrissant, Jean Le Maigre note : «*Nous avions de plus en plus de place dans notre lit*» (page 88).
- Dans la maison de correction, Jean Le Maigre se sentit «*envahi de mille choses grimantes, d'araignées, dont il sentait le chatouillement jusque dans sa bouche*» (page 90).
- Pour lui et le Septième, l'orphelinat «*était une jungle [...] où ils se battaient comme des animaux féroces*» contre «*les pervertis qui les poursuivaient dans les corridors pour les violer.*» (page 93).
- Lui et le Septième, enfermés dans la «*cellule des incendiaires*», passèrent «*trois jours à pourrir lentement dans ce trou*» (page 93).
- Il se plaint : «*Le noviciat est mon tombeau*» (page 98).
- Grand-Mère Antoinette tombe d'«*un abîme de neige à un autre*» (page 106).
- Elle avait, contre son mari, amassé «*mille prisons subtiles qu'elle avait inventées pour se mettre à l'abri de ses caresses.*» (page 108).
- Pour elle, les larmes de Jean Le Maigre «*éteignaient à mesure le brasier sec de l'enfer.*» (page 113).
- Elle demande qu'on ait «*pitié de ces animaux que l'on mène à l'abattoir*» (page 122), c'est-à-dire Pomme et le Septième «*menés à la ville comme apprentis dans une manufacture de souliers*».
- Le père inspire à Emmanuel «*une terreur sacrée*» (page 133).
- Pour Grand-Mère Antoinette, «*Jean Le Maigre était intelligent à vous faire peur !*» (page 137).
- Pour l'abbé Moisan, Héloïse est «*provocante [...] au point de précipiter un saint homme en enfer, juste à lever le petit doigt*» (page 157).
- Pomme, à l'hôpital, «*était en enfer [...] torturé par un bourreau invisible*» (page 163).
- Le Septième appelait «*sa famille ensevelie sous les neiges, au loin*» (page 164).
- Il compare les semelles qu'il colle «*à d'innombrables têtes tombant de la guillotine, 1 000<sup>e</sup>, 1001<sup>e</sup> têtes*» (pages 165-166), et, quand il sort de l'usine, «*une montagne de semelles se déplaçait avec lui*» (page 166).
- «*Il remercie sa grand-mère de l'avoir mis sous la divine protection*» de Théo Crapula (page 167).
- «*Il se verse un déluge d'eau bénite sur la tête*» (page 169).

#### Des hypallages :

- Grand-Mère Antoinette a «*des pieds nobles et pieux*» (page 7), «*un corsage hautain*» (page 12), «*une main impérieuse*» (page 31), «*la poitrine alerte*» (page 105) ; elle «*était à l'aise avec la sauvage pureté du froid*» (page 105).
- Jean Le Maigre doit soumettre au «*peigne cruel*» sa «*tête orgueilleuse*» (page 21).
- Le Septième faisait des «*promenades oisives*» (page 24), «*avait déjà connu des saisons vagabondes*» (page 32).
- «*Le père et les fils ainés avaient un appétit brutal*», des «*têtes avares*», des «*pieds amers*» (page 26).
- Le «*doigt cruel*» du directeur de l'orphelinat indiqua au Septième les règles à suivre (page 49).
- Dans la cellule du surveillant du dortoir du noviciat, Jean Le Maigre pouvait voir se déplacer «*des pieds somnambules*» (page 63).
- Il évoque «*sa plume impatiente*» (page 66), «*les plis amers de sa retraite*», «*ses fiévreux poèmes*» (page 97).
- À la mort de Léopold, «*sa mère versa ces larmes funèbres si bienveillantes pour lui.*» (page 72).
- Il signale la «*bouche ignorante*» de son père (page 74),
- Héloïse s'attriste devant «*son ventre candide*» (page 105).
- Elle craint «*qu'une main ingrate jette au feu*» les manuscrits de Jean Le Maigre (page 122).

#### Des comparaisons :

- Les pieds de Grand-Mère Antoinette sont «*tranquilles et sournois comme deux bêtes couchées*» (page 7).
- Pour elle, «*les nouveau-nés [sont] des insectes dans la poussière !*» (page 8).

- Emmanuel «se referme comme un coquillage» (page 8).
- «On voulait dormir en elle [Grand-Mère Antoinette], comme dans un fleuve chaud» (page 9).
- Jean Le Maigre est «ravi comme un prince dans ses vêtements en lambeaux.» (page 19).
- Le Septième murmure «comme un jeune enfant se plaignant dans son sommeil» (page 25).
- À table, Grand-Mère Antoinette est «perchée comme un corbeau» (page 26).
- Étant sous la table, Jean Le Maigre voit, «entre les jambes de son père, comme par le grillage sombre d'un escalier» (page 26).
- Il continue à «vivre comme un diable» (page 27).
- Il tend, vers Grand-Mère Antoinette, sa main qui est «comme la patte d'un chien» (page 28).
- «Héloïse est déjà desséchée comme une tige morte.» (page 37).
- «Les "ave" mélancoliques coulent de ses lèvres comme des plaintes» (page 40).
- Pour le Septième lisant des cartes, l'avenir de Jean Le Maigre «s'éteint comme la chandelle» (page 40).
- Jean Le Maigre a «une maladie qu'il aimait comme une sœur» (page 41).
- Il imagine : «Je volerai dans le ciel comme une colombe.» (page 41).
- Il voit les vols du Septième «qui nagent [...] comme des microbes dans l'eau.» (page 42).
- Il pense qu'il sera «tourmenté comme un moine par le démon» (page 42).
- «Les Roberta-Anna-Anita avancent comme un lent troupeau de vaches» (page 45).
- «Le lit [de Jean Le Maigre et de ses frères] vogue comme une barque.» (page 48).
- Ayant reçu une fessée, le «derrière» du Septième «brûle comme un brasier» (page 50).
- Jean Le Maigre lui reproche de se «plaindre comme une petite vierge des bois» (page 50).
- La voiture du curé, «comme un vieux cheval, glissait en hennissant sur la route de glace» (page 57).
- Le nez de Jean Le Maigre, qui est enrhumé, «coule comme de l'eau d'érable» (page 59).
- Parmi les péchés à confesser, il y «l'orgueil, droit comme une flèche, et l'envie mou [sic] comme un serpent.» (page 59).
- Les «pieds somnambules» des visiteurs du surveillant «se baignent comme dans un étang» (page 63).
- D'autres novices dorment [...] «le profil droit comme des noyés flottant sur l'eau» (page 63).
- À la naissance de Jean Le Maigre, Héloïse l'avait trouvé «vert comme un céleri» (page 67).
- «Les rhumes, les pneumonies tombaient sur lui comme des malédictions» (page 69).
- Le crâne nu du curé est «comme une pierre blanche» (page 76).
- Jean Le Maigre note : «Des choses étranges bougeaient dans mes entrailles, comme des bateaux tremblent devant le naufrage.» (page 84).
- À la maison de correction, la cellule des incendiaires est un «piège à rats» (page 90).
- Se rendant chez Horace, Grand-Mère Antoinette est «épanouie comme une lune sous les forteresses de ses châles» (page 105).
- Elle aime «l'air tranchant comme une lame» (page 105).
- Elle est «armée comme un soldat dans ses grosses bottes de caoutchouc» (page 106).
- Pomme «se blottit comme un chat sur le sein laineux de sa grand-mère» (page 110).
- Héloïse vivait dans son «désordre [...] comme en compagnie d'une folie douloureuse et fatiguée» (page 114)
- Elle vit «comme une sourde dans le sifflement de son silence» (page 115).
- Pour elle, «le couvent avait été transformé en une hôtellerie joyeuse» (page 119).
- Frère Théodule trouve que les lettres des mots des manuscrits de Jean Le Maigre «ont le frémissement des joues que caresse une brise tiède et automnale» (page 126).
- Il considère que «les vices ont [...] comme les plantes, besoin de s'épanouir à la lumière» (page 129).
- Il voit dans le «pardon» que lui accorderait Dieu lors de la confession «comme une nourriture contenant la précieuse énergie pour accomplir le mal, aussitôt qu'il en avait bénéficié.» (page 130).
- Pour Emmanuel, «le nez de sa grand-mère avait la majesté d'une colline, ses joues, la blancheur de la neige, et de sa bouche coulait une haleine froide comme le vent d'hiver» (page 133).
- Le «tumulte nocturne» que crée le père est entendu par ses filles, qui «s'en réjouissent comme d'une fête cruelle où s'ébattent leurs impudeurs naissantes» (page 134).

- Elles «ressemblaient de plus en plus à des chèvres alanguies dans la broussaille de leurs cheveux» (page 134).
- Grand-Mère Antoinette tenait «les deux pieds d'Emmanuel [...] comme des œufs dans un seul nid» (page 136).
- Elle lui demandait «de cesser de bouger comme une petite peste.» (page 136).
- Pour elle, «Léopold, ça c'était rusé comme un renard.» (page 137).
- Le père est «têtu comme un taureau, naïf comme un poisson» (page 138).
- Grand-Mère Antoinette «vit alors sur un plateau d'argent, comme la tête de Jean-Baptiste, la main exilée du corps de Pomme» (page 139).
- «Comme un navire écarte les vagues, Mme Octavie écartait [...] les énormes difficultés.» (page 144).
- Héloïse « glissait d'une satisfaction à l'autre, comme on s'évanouit de plaisir ou de douleur dans les rêves» (page 153).
- L'abbé Moisan ayant vitupéré «"l'infâme commerce"» de Mme Octavie, celui-ci, «comme un arbre abandonne ses meilleurs fruits sous le coup d'un vent vigoureux, n'avait fait que déverser une manne plus abondante.» (page 156).
- «Les demoiselles» du bordel étaient, selon le notaire, «écloses comme des lis et prêtes à être cueillies !» (page 158).
- Le Septième, devant aller travailler, a un «réveil si prématué, comme celui des coqs» (page 165).
- Frère Théodule, sous le nom de Théo Crapula, s'est «glissé dans le destin du Septième comme un serpent dans un nid soyeux.» (page 166).
- Chez le Septième, «l'état de grâce» était «éphémère comme la rose» (page 169).
- Héloïse, regardant «les photographies lascives qui recouvaient les murs de sa chambre» au bordel, voyait des «baigneuses [qui] offraient [...] comme une paire d'agneaux dans leur retraite neigeuse, d'immenses seins blancs» (page 152), ce qui est dans le ton du «Cantique des cantiques» !
- Grand-Mère Antoinette s'occupant de son jardin, l'«entretenait à l'aube, son gros arrosoir à la main, les cheveux noués dans un bonnet de nuit, comme une religieuse descendue de son lit» (page 170).
- Sur son lit d'hôpital, Pomme avait «ses mains sur les draps, comme celles d'une momie.» (page 164).
- Les machines de la «manufacture» sont «exactes comme la foudre» (page 165).
- Le Septième compare les semelles «à d'innombrables têtes tombant de la guillotine» (pages 165-166).
- La «manufacture» est une «jungle poussiéreuse» (page 166).
- Pour le Septième, «les paroles sinistres de Théo Crapula résonnaient à son oreille, comme une condamnation à mort.» (page 173).

#### Des métaphores :

- Grand-Mère Antoinette «domptait admirablement toute cette marée d'enfants» (page 11).
- Pour elle, Jean Le Maigre serait, lors de ses funérailles, un «ange étincelant de propreté» (page 28).
- Le sperme est appelé «écume» (page 51).
- Le curé emmène au noviciat une «silencieuse moisson» (page 57).
- Frère Théodule, «encore épris de la fleur de l'adolescence, la cueillait au passage» (page 65).
- «Jean Le Maigre appréciait que le noviciat fût ce jardin étrange où poussaient, là comme ailleurs, entremêlant leurs tiges, les plantes gracieuses du vice et de la vertu» (page 65) : on n'est pas loin des «Fleurs du mal» de Baudelaire !
- Jean Le Maigre révèle : «Au printemps, chacun de nous bourgeonnait, fleurissait sous la vermine et la rougeole» (page 70).
- Pour ses frères, Léopold suicidé n'est qu'un «gibier» (page 72).
- Le Septième «buait l'âpre vin de la déchéance» (page 84).
- Mme Casimir était «protégée par les doubles fenêtres de son corset» (page 88) et par «les remparts de sa poitrine» (page 89).
- Jean Le Maigre craint qu'«on lui fasse une grande opération à l'aube» (page 91), la pendaison (page 92).
- À la maison de correction «poussait, là aussi, la délinquance en fleur» (page 96).

- Frère Théodule «avait grandi dans la sombre forêt des Frères» (page 130).
- Aux yeux des mères, il a «choisi leurs fils en pâture» (page 131).
- Grand-Mère Antoinette voit en Emmanuel «un ourson qu'elle désirait accabler de coups de patte» (page 133).
- Tandis qu'Héloïse est, à son réveil, «dans un brouillard de cheveux sur le visage et de bras qui s'étirent», le chat et le chien sont «dans la buée cireuse de leur sommeil» (page 141).
- En affichant des «images lascives», «Mme Octavie croyait jeter l'ancre dans une nouvelle mer de luxure, dirigeant ses voyageurs vers une houle mystérieusement spasmodique.» (page 153).
- «Chasseresse mais non meurrière», elle empruntait «la rutilante dignité des fauves», avait «des soupirs de lionne», voyait ses pensionnaires comme des «gazelles effrayées» ; pour le notaire , elles sont «écloses comme des lis et prêtes à être cueillies» (page 158).
- «Sages planètes, les jeunes filles attendaient la décision de M. le Notaire» (page 159).
- Dans ses ébats, «M. le Notaire [...] perdait le souffle [...] de plus en plus à l'approche des récifs, et Héloïse n'entendait plus que des clapotements lointains [...] il ne remontait plus à la surface de cette rivière boueuse [...] il conduisait ses équipages» (page 160).
- Ses doigts coupés par une machine, «Pomme venait de tomber du nid, et comme l'oiseau déserteur et trop fragile pour le vol, il regardait ses ailes éparses à ses côtés.» (page 163).

#### Des personnifications :

- «La menue flamme du poêle [de l'école] réchauffait, mais avec prudence...» (page 74).
- À Jean Le Maigre, «il semblait que l'ouest se promenait autour de la maison, la tête basse, comme une personne qui s'ennuie.» (page 80).
- «Le pupitre de Mlle Lorgnette périt avec l'école» (page 89).
- Jean Le Maigre n'avait plus qu'«une ardeur heureuse et triste» (page 111).
- Pour Héloïse, «ses passions les plus silencieuses, ses amours les plus contenues, l'avaient reniée d'une manière dégradante» (page 117).
- Jean le Maigre constate que, tandis que son père fait son «tumulte nocturne», «s'ébattent les impudeurs naissantes» des filles (page 134).
- Pour Héloïse, un rêve «vous ensanglante dans un lit [...] vous décapite [...] s'enfuit avec votre tête souriante sous son bras» ; vous lui «accorderez le pardon.» (page 153).
- Les semelles que colle le Septième sont «d'innombrables têtes tombant de la guillotine [...] Les exécutées passaient vite chez l'exécuteur suivant qui n'y faisait plus attention, tant il les avait vues.» (pages 165-166).

#### Des symboles :

Le grand symbole du livre est évidemment celui qu'indique son titre : la «saison» qu'est cet hiver qu'il faut traverser pour accéder à un printemps ; qui correspond d'ailleurs au régime religieux, politique et social qui, au Québec, a été appelé «la grande noirceur».

On peut signaler d'autres symboles :

- la «mince cravate noire que Grand-Mère Antoinette nouait au cou de ses petits-fils avant de les enfermer au noviciat pour la vie» (page 55) ; dont il est dit que, pour Jean Le Maigre, elle est «déjà symbolique du deuil de son âme» (page 61) ; qui est comme la corde au cou des condamnés à mort, d'où le présage qu'il décèle : «Si je porte cette cravate, je suis perdu.» (page 55).
- L'«oiseau noir dans le ciel» que voit Pomme à son arrivée au noviciat (page 110).

\* \* \*

Cet inventaire des figures de style ne pouvant rendre compte de toute la variété, l'originalité, la richesse des effets littéraires que sut déployer Marie-Claire Blais, voici un pot-pourri de ce qu'on peut qualifier de bonheurs d'expression :

- L'«antre de la taille» (page 9) de Grand-Mère Antoinette, telle que la voit Emmanuel.
- La mère est «calme, profonde, désertée, peut-être» (page 15).
- Les «petits ah ! secs et désapprobateurs» de Grand-Mère Antoinette (page 26).
- Le père et les fils aînés montrent leur «avidité coutumièr» (page 27).

- Les enfants que porte la mère sont des «*fardeaux obscurs sur son cœur*» (page 27).
- Le père n'a qu'une «*paresseuse violence*» (page 28).
- Jean Le Maigre, se confessant, «*bourdonne ses péchés*», «*remue de bas secrets, dans une délectation fantasque*» (page 29).
- Il trouve «*funèbre la neige*» (page 31).
- Héloïse est «*nostalgique des murs protecteurs*» du couvent (page 35). Elle y montra une «*héroïque patience qu'elle croyait être la vertu*» (page 35) ; elle sentit s'y réveiller «*une sensualité fine et menaçante*» (page 38) ; mais son «*désir erra sans but*» (page 38).
- Elle inspira à son confesseur une «*farouche compassion*» (page 39).
- Elle laissa «*coulер de ses lèvres des "ave" mélancoliques*» (page 40).
- Le Septième parle de «*lièvres avec des petites taches de sang sur la queue*» (page 43).
- «*Les Roberta-Anna-Anita*» ont «*la beauté familière, la fierté obscure d'un bétail apprivoisé*» (page 45).
- Jean Le Maigre est indifférent à «*la nerveuse jambe du Septième*» (page 51).
- Ses ébats avec lui laissent des «*traces funestes*» (page 52).
- Il est tourmenté par «*les oiseaux de l'insomnie*» (page 53).
- Lui et le Septième ont mené une «*vie pécheresse*» (page 53).
- Il fait un «*douloureux pèlerinage vers la mort*» (page 54).
- Héloïse a une «*palpitante histoire*» (page 54).
- Jean Le Maigre demande au Septième d'«*attacher ses bas avec des ficelles pour ne pas qu'ils tombent et traînent derrière lui comme des ailes meurtries*» (page 56).
- Le curé a fait une «*silencieuse moisson*» (page 57)
- Jean Le Maigre est «*emporté dans les tourbillons de la soutane*» du curé (page 60).
- Il voit apparaître «*le Diable*», «*émergeant de la lumière de la lune, avec sa robe noire, son chapeau de fourrure sur le front, ses souliers boueux à la main. Jean Le Maigre se hâtait de faire son examen de conscience avant que le Diable ne se glisse dans son lit.*» (page 63).
- Il «*grandit pieusement sous la jupe de sa grand-mère*» (page 69) ou «*épinglé à sa jupe*» (page 97).
- Il prévoit laisser derrière lui «*des reliques qui pourriront dans la poussière, la poussière des temps, si l'on veut*» (page 72).
- Le père «*fumait, et son tabac répandait l'odeur de tous les cadavres de la famille*» (page 74).
- Jean Le Maigre explore dans un dictionnaire «*les vallées obscures de la science*» (page 82).
- Il vomit un «*lac de bière*» (page 86).
- Comme Mme Casimir ouvriraît une fenêtre en décembre, il se plaint de la «*misère*» des «*coudes nus des élèves sous l'éclaircie des chemises*» (page 89).
- Il craignait «*ce sourire lubrique sur la face pâle du directeur*» (page 102).
- Héloïse connaît d'«*étranges noces*» (page 103) ; elle s'abandonne «*à sa calme torture, à son horrible joie*» (page 103) ; «*elle sent mourir à ses lèvres les faibles murmures d'un plaisir trop tôt disparu*» (page 104) ; «*dans la terreur de son absence*», elle se donne à «*l'Époux*» ; puis elle se voit comme une «*douce épave*», ayant un «*front effaré*», des «*lèvres fétides*», un «*ventre candide*», en butte à un «*brutal ravisseur*», lui faisant risquer les «*nocturnes blessures de son corps vaincu*» (page 105).
- Elle est émue par «*la joue creuse et enfantine de Mère Gabriel des Anges*» (page 104).
- Grand-Mère Antoinette «*était à l'aise avec la sauvage pureté du froid*» (page 105).
- Elle s'était protégée contre son mari grâce à l'«*épaisseur raidie de ses jupons*» (page 108).
- Horace lui «*semblait vouloir poser sur son front une couronne immortelle et glacée*» (page 108).
- Dans le train, Pomme s'abandonna «*au blanc sommeil de l'insouciance [...] mais lorsque franchit sa paupière la tiède caresse du soleil, il sut que le jour se levait*» (page 110).
- Chaque page de Jean Le Maigre exerçant sur elle «*sa morsure fraîche, son secret féroce*», Grand-Mère Antoinette était «*interdite de pudeur*» (page 111).
- «*Les novices achevèrent le "Ite missa est" sur une plainte si stridente que Grand-Mère Antoinette dut chasser le spectre fragile de Jean Le Maigre livré aux flammes du purgatoire. Ses larmes éteignaient à mesure le brasier sec de l'enfer.*» (page 113).

- Héloïse s'abandonne à une «douceur sacrilège» (page 116), garde «le même secret audacieux et tendre» (page 116), a reçu un «céleste baiser», éprouve «une honte infinie», connaît «ses passions les plus silencieuses, ses amours les plus contenues» (page 117).
- Grand-Mère Antoinette «s'étiolait de solitude» (page 121).
- Elle était surprise parfois «par l'impérieuse résonance de sa propre voix» (page 121).
- Emmanuel pousse des «cris perçants de perroquet», laisse échapper sa «quotidienne mare» (page 123), «pleure les pleurs amers du berceau» (page 124).
- «Les nuits plus ou moins chastes de Jean Le Maigre» sont hantées «du doux supplice des sens» (page 125).
- À Grand-Mère Antoinette, «Jean Le Maigre n'avait paru aussi vertueux que depuis l'heure de sa mort.» (page 125).
- À Frère Théodule, les formes mêmes des lettres tracées par Jean Le Maigre «ont le frémissement des joues que caresse une brise tiède et automnale» (page 126).
- Le jeune garçon «n'avait pas eu besoin d'être beau pour séduire le diable.» (page 127).
- Frère Théodule a été séduit par la «laideur charmante», «l'exquise folie», «les bonnes dispositions pour [...] "le mal"» de Jean Le Maigre (page 127).
- «Il avait déjà élu à ses fins, deux ou trois autres Jean aux cheveux bouclés et à la voix rêveuse» (page 129).
- Les enfants «des orphelinats et des couvents» qu'il poursuivait ne demandaient pas mieux de quitter «ce sauvage paradis de leurs sens oisifs» (page 129).
- «Il retournait à la rue, avec [...] ses appels, ses siflements – ses appels dans l'ombre des églises, à la sortie des écoles, sa poursuite inquiète sur les plages, le long des rivières où jouent les enfants à ces jeux indécents qu'il pouvait observer sans être vu – le menton caché dans le col de son manteau, fumant, fumant sans fin, une cigarette rabougrie entre ses doigts tremblants.» (pages 129-130).
- Il n'est plus qu'«un jeune homme vulgaire», chez qui «tout (jusqu'au pli négligé de son pantalon) avait cet aspect fatal de la vulgarité et de la déchéance», «cette minable apparence de pauvreté misère et de misère» (pages 131-132).
- Sa mère étendait sur Emmanuel «l'aile silencieuse du sommeil» (page 133).
- Les grandes filles, qui portent «leur quotidienne salopette» (page 134), sont aussi des «chèvres alanguies dans la broussaille de leurs cheveux», qui «écoutent ce tumulte dans la chambre de leurs parents, et s'en réjouissent comme d'une fête cruelle où s'ébattent leurs impudeurs naissantes» (page 134).
- «L'aube venait tôt et une première flamme rouge caressait vite le givre de la fenêtre sans en brûler le dessin» (page 135).
- Grand-Mère Antoinette «tournait vers la fenêtre (et vers la colline toujours blanche de neige, la route immobile sous les arbres, le ciel pâle, le ciel inchangéable de sa destinée) un regard déçu par l'hiver la monotonie du froid.» (page 148).
- Mme Octavie jugeait «les images lascives nécessaires à l'appétit de ses clients » (page 152).
- Héloïse avait été séduite par «une féerie dépravée» (page 152), par «un amoureux aux âpres bontés» (page 154).
- Elle était sensible à «la frileuse caresse d'une main d'enfant» (page 153), à «la troublante harmonie d'un désir apaisé» (page 154), aux «notes fondantes, légères, rattachées les unes aux autres par un fil mince comme celui de la pluie» (page 154).
- Les jeunes gens «suivaient Mme Octavie, et flairaient sans gêne l'appétissante rafale de ses jupes empesées» (page 156).
- «Bien sûr le notaire Laruche avait l'œil trop vif pour ne pas saisir d'un clignement de sa lourde paupière l'éclair vermeil d'un pantalon [culotte de femme] s'unissant à la fraîcheur d'une cuisse délicatement remuée» (pages 157-158).
- Au bordel, «les demoiselles souriaient un vaillant sourire» (page 158).
- Mais Héloïse se plaint de «l'homme qui piétinait sa jeunesse» (page 160).
- Si, après le notaire, elle recevait «les garçons évadés de l'école», elle «jugeait trop candides ces voyous à la prunelle claire qui lui rappelaient Jean Le Maigre et le Septième qu'elle avait dû répudier

*de sa chambre, parfois, lorsque dans la chute livide de l'aube, ils la surprenaient, endormant son misérable sexe d'une caresse née d'elle-même.*» (page 161).

-Ayant «perdu des doigts sous la faux innocente d'une machine» (page 165), «Pomme, à n'en pas douter, était en enfer [...] torturé par un bourreau invisible.» (page 163).

-Le Septième était menacé à la fois par «la bande de la terreur» et par «l'armée de la rue des champs» ; il avait «la paupière marquée par l'étoile de la bataille, le front enivré [?] de piqûres de couteaux.» (page 164).

-Ayant à coller des semelles, «il en vint à les comparer à d'innombrables têtes tombant de la guillotine.» (pages 165-166).

-Il espère obtenir de Frère Théodule «ces quelques miettes de latin, de grec et surtout d'orthographe que le vent dissiperait à mesure puisqu'il avait l'intention de vivre honnêtement de ses vols, plus tard.» (page 167).

-Le Frère Théodule avait «les joues envahies par une barbe épineuse et sale» (page 167).

-Chez lui, «l'état de grâce» était «éphémère comme la rose et se ternissant au moindre contact» (page 169).

-Se souvenant de l'accident dont a été victime Pomme, le Septième revoit «la couronne sanglante de ces doigts tombés sous la hache» (page 170).

-Théo Crapula «donne à sa chétive passion l'essor de la folie» (page 172).

\* \* \*

Le lyrisme de Marie-Claire Blais s'épanouit encore dans les poèmes de Jean Le Maigre qui ont une pointe d'acidité rappelant la gouaille et la verdeur des poèmes de jeunesse de Rimbaud :

-«Combien funèbre la neige / Sous le vol des oiseaux noirs» (page 31).

-«Ma tête est un aquarium où nagent les choses / Tes crimes et les miens / Comme des chevaux de mer» (page 44).

-«Ô ciel, d'un sombre adieu / Je...» (page 47).

- «Mains étrangleuses à mon frêle cou,» (page 47).

-«Et je vieillis de mille ans / À ma solitude songeant» (page 54).

-«Les anges d'or et de fleurs couronneront mon front» (page 60).

-«Pivoine est mort / Pivoine est mort / À table tout le monde» (page 66).

-«Il est vert, il est vert / Maman, Dieu va nous le prendre / Lui aussi» (page 67).

-«Joseph-Aimé est mort / Joseph-Aimé est mort» (page 68).

On peut encore relever que, pour lui, les «longs cils» de Mlle Lorgnette «furent les premières ombres de sa passion» (page 75) ; qu'«Emmanuel aujourd'hui pleure les pleurs amers du berceau» (page 124). Il célèbre la «Chère Carmen de la rose et des tulipes / Qui m'apportait des bonbons à Pâques» (page 124). Il prévoit sa mort : «Ils le tueront, mon Dieu, ils le tueront / Je vois dans le ciel blanc / Leur couteau vengeur / J'entends les cris farouches / Interrompus de mon requiem» (page 125).

\* \* \*

Dans "Une saison dans la vie d'Emmanuel", si le sujet est naturaliste, le style ne l'est pas du tout. La poésie toujours présente, sourd de toutes parts dans cette prose riche et vigoureuse.

---

### Intérêt documentaire

De toute évidence, le roman "*Une saison dans la vie d'Emmanuel*", qui a été écrit par une jeune Québécoise, et qui parut au Québec en 1965, présente une action qui y est bien située. Cependant, les éléments permettant de reconnaître le pays ne sont pas très nombreux.

On peut s'intéresser aux noms des personnages, et signaler que :

-Les prénoms féminins se terminant en A, d'où «*les grandes A*» (page 40), étaient très fréquents autrefois au Québec. Par contre, on peut s'étonner qu'ait été donné à une fille de la famille ce prénom, éminemment littéraire et qui n'a rien de chrétien, qu'est Héloïse. Ajoutons qu'Antoinette n'était pas fréquent

-Le prénom masculin de «*Grand-Père Napoléon*» (page 41) était très fréquent autrefois.

- Les noms de famille Laframboise («*l'oncle Armandin Laframboise*»), Laruche («*le notaire Laruche*»), Moisan («*l'abbé Moisan*») sont fréquents.

On trouve le nom d'une localité, «*Saint-Marc du Dégel*» (page 150), qui est fantaisiste, mais significatif ; il est d'abord, moqueusement, un de ces nombreux noms saints donnés à des municipalités du très catholique Québec qui ont des noms de saints ; il peut aussi suggérer, toujours moqueusement, qu'en cet endroit, par rapport au puritanisme qui fige les mœurs partout ailleurs, on peut se dégeler, se dégourdir, donner libre cours aux ébats sexuels.

On trouve encore le nom d'une partie d'une localité : le «*Rang-Saint-Pit*» (page 147), car un «rang» est une route située à une distance plus ou moins grande du centre du village, tandis qu'un «pit» (mot anglais) est une carrière de sable. On peut supposer que la famille habite justement dans un rang puisqu'on se moque, paradoxalement, des «*crotteux du village*» (page 83).

S'imposent surtout la présence de l'hiver qui est «dur», cette année-là (page 14) ; il est si long qu'«*il n'y a pas de framboises au mois de mai*» (page 32). Il faut subir le froid dont la mention déroule toute une litanie : «*Il faisait froid dans la maison*» (page 8). Grand-Mère Antoinette est obsédée par le froid, a «*un regard déçu par l'hiver et la monotonie du froid*» (page 148), a les «*jambes bleuies par le froid*» (Mlle Lorgnette aussi, page 75), «*les mains rugueuses de froid*» (page 148) ; aussi a-t-elle su s'approprier «*le manteau de chat sauvage*» d'Horace (page 79) ; elle, qui est si religieuse, va jusqu'à faire des reproches à Dieu qui «*n'a pas pensé à ses rhumatismes*» (page 106). Le Septième aussi se plaint, disant, «*en se glissant sous l'unique couverture : Ah ! vraiment c'est injuste [...] Comme j'ai froid*». Jean Le Maigre ressent «*la flèche du froid*», est «*si obsédé par le froid*» qu'il lance : «*Le froid nous ravage le cœur*» (page 89) ; il constate que «*les aînés [...] remuaient les doigts de pieds de leurs chaussettes de laine*» (pages 74-75). Par ailleurs, les «*Petits Frères aux oreilles rougissantes grelottaient de froid dans leurs manteaux légers*» (page 60). Surtout à la suite de la «*tempête*» (page 22), il faut affronter la neige où l'on s'enfonce «*jusqu'aux genoux*» (pages 59, 106) ; dans laquelle s'est «*perdu*» le Septième (page 13) ; sous laquelle «*toute la famille est ensevelie*» (page 164) ; qui nécessite qu'on porte de «*grosses bottes de caoutchouc*» (page 106) ; qui forme «*l'arche neigeux des ruelles*» (page 165) ; qui permet aussi la «*rude bataille de boules de neige*» (page 164).

Sont encore mentionnés «*la route de glace*» (page 57) sur laquelle glisse la voiture du curé, «*le givre de la fenêtre*» (pages 111, 135), etc..

Si la nature n'est jamais projetée au premier plan mais subtilement envahissante, on remarque la proximité d'animaux sauvages, le Septième faisant le commerce d'*«un renard»* (page 42), de «*lièvres*» (page 43), de «*ratons laveurs*» (page 83), tandis que pourrait se trouver un «*ours autour de la maison*» (page 47).

Dans le domaine des nourritures apparaissent l'*«eau d'éable»* (page 59), la sève de l'arbre qui, au printemps, coule abondamment, et constitue un aliment essentiel, comme l'était autrefois la mélasse (page 62) qui était appelée «*le sucre des pauvres*».

La bière (pages 36, 58, 72, 86) est la boisson dont souvent les hommes abusent.

Sont encore mentionnés :

- Les travaux agricoles : Est effectué le très courant «*travail aux champs*» (page 7). Cependant, pour le père, «*l'essentiel, c'est de pouvoir traire les vaches et couper le bois*» (page 68) : la production de lait (d'où le «*seau de lait*» [page 13], l'indication que «*tout le monde trayait les vaches*» [page 37]) n'est guère étonnante ; mais est tout à fait typique du Québec la coupe du bois (pages 41, 137) qui explique que, ce bois étant transporté par flottage dans l'eau, page 169, monte de la rivière une «*odeur de bois pourri*» ; que, page 173, «*des piles de bois pourri gisaient sur la grève comme des épaves*».

-La méfiance et le dédain des campagnards (qui sont «*vêtus de leur quotidienne salopette bleue à bretelles et de la blanche chemise de coton ouverte sur la poitrine*» (page 134)) pour la ville, sentiments qui sont bien exprimés par Grand-Mère Antoinette à qui son frère avait proposé d'y venir, et qui avait refusé, étant ainsi une autre Maria Chapdelaine (celle du roman de Louis Hémon qui date de 1913) ; qui avait été, elle aussi, soumise à cette tentation, et l'avait repoussée. Si, à la ville, Marthe, «*la petite bossue*» (page 32), est devenue «*une demoiselle, une dame*» (page 33), les fils d'Armandin Laframboise n'ont, selon Grand-Mère Antoinette, «*pas assez d'instruction !*», ce qui la fait ricaner : «*Ça vaut la peine d'aller vivre en ville, hein.*» (page 137) ; surtout, y sont aspirés Pomme et le Septième, qui doivent aller travailler dans une usine de fabrique de chaussures (travail que Marie-Claire Blais elle-même a fait) : Pomme (qui est âgé de onze ans, qui «*est trop jeune pour aller travailler à la ville*» [page 138]), «*taillait des semelles*» (page 165), avant que la machine lui coupe trois doigts, et qu'il en soit réduit à être un vendeur de journaux (page 174), la ville étant vraiment pour lui l'enfer ; les semelles, «*le Septième les collait*» (pages 165, 166, 170), et il est poursuivi par l'homosexuel sadomasochiste, Théo Crapula. Ainsi, Marie-Claire Blais enregistra l'exode rural, le passage de la campagne à la ville, la formation d'un sous-prolétariat ; elle condamna donc aussi la vie en ville, montrant qu'il n'y a pas de différences morales fondamentales entre la campagne et la ville, car le couvent est déjà un bordel, le noviciat est déjà analogue à l'usine, et le dortoir annonce «*la poursuite inquiète sur les plages, le long des rivières où jouent les enfants.*» (page 129).

-Le manque d'instruction : le père ne sait pas lire (page 122) ; grâce au «*livre de lecture*» dont dispose la famille, Grand-Mère Antoinette fut la première à apprendre à lire, mais «*elle peinait si misérablement pour déchiffrer l'écriture de Jean Le Maigre*» (page 122) qui lui-même se plaint : «*Quelle maladie apprendre à lire*» (page 74). À cet égard, on peut s'étonner qu'il ait pu étudier le latin dès son plus jeune âge ! Il faut remarquer qu'on apprend d'abord que la famille dispose du «*journal du samedi*» dans les pages duquel Grand-Mère Antoinette emballe le maigre repas destiné à Héloïse (page 36) ; mais il se révèle plus loin que ce journal «*intitulé "Le Tour du Monde en une heure"*» est remis par le curé «*à Grand-Mère Antoinette le samedi, bien qu'il lui parvienne trois mois en retard*» (page 147).

-La précarité de l'école, «*toujours menacée de s'écrouler sous le vent et la neige*» (page 74), et son manque de ressources : il y a bien un tableau où les enfants avaient vu des «*ba, bou, bin, beu*» (page 74), mais un seul dictionnaire «*qui s'arrêtait à la page 122 à la lettre H*» (page 81) ; «*qu'un cahier d'arithmétique dans toute la classe*» (page 83). On ne donne donc qu'une éducation médiocre, qui a été abandonnée à des religieuses ou à des institutrices peu conscientieuses («*Mademoiselle, elle-même, manquait l'école très souvent*» [page 76]) et ignorantes (Mlle Lorgnette commet d'énormes fautes d'orthographe, demandant à son élève, Jean Le Maigre, de l'aider à les corriger [page 81]). Comme le Septième avait mis le feu à l'école (page 89), elle est remplacée par une «*nouvelle école*», baptisée par le curé «*école du repentir*» (page 96). Voilà qui révèle ce qui est primordial :

-L'importance de la religion, toute une fresque du catholicisme québécois étant brossée :

-Le culte : L'usage de «*l'eau bénite*» (page 169)

Les sacrements (le baptême de l'enfant [page 15]) et «*l'extrême-onction*» (pages 40, 78, 79, 131), les «*derniers sacrements*» (page 41) administrés aux mourants.

La messe (pages 105, 109, 169) à laquelle on va avec un missel (le «*beau missel doré*» de Marthe, page 33) ; où se répand «*l'odeur de l'encens*» et «*une rumeur d'orgue*» (page 169) ; où les fidèles reçoivent «*l'hostie*» (page 169) qui est censée être le corps du Christ, tandis que le prêtre (et l'*«enfant de chœur*» espionne !) boit «*le vin des messes*» (page 77), «*le vin de la communion*» qui est censé être «*le sang du Christ*» (page 169). La célébration est, au noviciat, accompagnée de chants qui émeuvent Pomme et le Septième (page 112).

Les vêpres (page 96).

Les célébrations du vendredi saint (page 72), de Pâques (page 15) et de Noël («*l'humble flûte des bergers de Noël*» [page 169]).

La première communion (page 71), cérémonie où l'on marque la première fois qu'une personne baptisée communie au cours de la célébration de la messe.

La dévotion particulière qui consiste à recevoir la Sainte Eucharistie (l'hostie) le premier vendredi du mois pendant neuf mois consécutifs, sans interruption, ce qui inciterait à corriger le passage où il est dit que le Septième, «*lorsqu'il était enfant de chœur, buvait le vin de la communion le vendredi de chaque mois*» (page 169), par «le premier vendredi de chaque mois».

Le culte de la Vierge Marie ; d'où le nom donné à la maison de correction, «*Notre-Dame de la Miséricorde*» (pages 95-96), «*la tremblante chorale des Enfants de Marie de la paroisse*» (page 112), ces «*Enfants de Marie*» que Mme Enbonpoint dit ne pas vouloir chez elle parce que trop pudibondes (page 155), tandis qu'Héloïse «avait vu une Vierge fouler la tête du serpent maléfique» (page 152), la Vierge Marie qui écrase le serpent, incarnation du mal, de la tentation, étant une image récurrente dans l'iconographie chrétienne.

Le culte des martyrs, Jean Le Maigre se plaît à inventer la vie de l'un d'eux : «*"Ils le lapidèrent, ils le torturèrent jusqu'à l'aube..." Le sang coulait à flots sur la table.*» (page 62), voulant s'identifier aux «*premiers chrétiens et partager avec eux la nuit des Catacombes*» (page 91) ; d'autre part, Grand-Mère Antoinette, recevant la nouvelle des «*doigts coupés*» de Pomme, «*vit alors sur un plateau d'argent comme la tête de Jean-Baptiste*» (page 139) qui fut décapité par ordre d'Hérode.

La croyance dans les anges : Jean Le Maigre annonce : «*Les anges du paradis vont me faire de graves reproches.*» (page 51) ; il pense : «*Il y a certainement un ange qui nous protège*» (page 91).

La conception d'un Dieu sévère (Grand-Mère Antoinette, qui pourtant se dit : «*Le bon Dieu n'a pas pensé à mes rhumatismes*» [page 106]), indique à Horace : «*Le bon Dieu n'aime pas les plaintes*» [page 107]) ; le curé, au moment où un autre enfant de la famille meurt, affirme : «*Dieu vous aime pour vous punir comme ça ! [...] Ah ! Comme Dieu vous récompense*» (page 67) ; il dit encore : «*Il y a des épreuves qui sont des bénédictions*» (page 69). C'est la menace constante de ce Dieu terrible au nom duquel tous les malheurs doivent être acceptés qui a permis de considérer que le catholicisme québécois est un jansénisme.

L'attente des «*trompettes du Jugement dernier, les clairons de la victoire céleste*» (page 169).

La peur de l'enfer : après ses ébats avec Jean Le Maigre, le Septième «*voyait danser les flammes de l'enfer sur le mur*» (page 52). Le Frère Théodule est renvoyé avec cette condamnation : «*En enfer, vous brûlerez à l'endroit où vous avez péché*» (page 129). Mais Marie-Claire Blais évoque aussi le purgatoire, et, alors, s'emmêle quelque peu : elle nous montre d'abord «*Jean Le Maigre livré aux flammes du purgatoire*», alors qu'en ce lieu les pécheurs ne sont pas censés brûler ; puis elle le voit éteignant avec «*ses larmes [...] le brasier sec de l'enfer.*» (page 113) !

-Les pratiques supplémentaires :

Le «*signe de la croix*» (page 114).

La prière en famille le soir (page 30) ; elle consiste à répéter des «ave» (c'est-à-dire des «*Ave Maria*», des «*Je vous salue, Marie*» [page 40]) ou des «*Pater Noster*», des «*Notre Père*» (page 153), prières terminées par le mot «*Amen*» (page 40).

La prière en privé, Grand-Mère Antoinette égrenant le «*chapelet gris accroché à la taille*» (page 8) ; tandis qu'Héloïse a dans sa chambre, un «*prie-Dieu*» (page 53) ainsi qu'un «*lourd*

*crucifix*» (pages 35, 152), qui rappelle la mort du Christ, comme «*le glaive et la couronne d'épines dont elle s'accablait le vendredi*» (page 37).

Les élans religieux : la volonté de Jean Le Maigre et du Septième de se «convertir» (page 53) ; chez Héloïse, l'«*amour du sacrifice qui s'exaltait dans le jeûne*» (page 35), que fait aussi le curé, «*la veille de Pâques*» (page 36).

Les mortifications que s'impose Héloïse. Jean Le Maigre révèle : «*Dès l'enfance, Héloïse a manifesté cet amour de la torture. Quand tout le monde trayait les vaches autour d'elle, Héloïse, à genoux dans le foin, méditait, les bras en croix, ou bien regardait jaillir des gouttes de sang de ses doigts transpercés d'aiguilles.*» (page 37) ; d'où ce résultat : «*Son corps avait été trop endolori par les jeûnes, enlaidi par de curieuses souffrances*» (page 104).

La confession des péchés (les uns «*véniers*» [page 75], les autres, mortels) faite à un prêtre (page 59), «*la bonne confession à genoux dans le confessionnal puant*» (page 29), Jean Le Maigre, devant les oreilles du curé, pensant : «*Elles en ont abattu des péchés [...] Les plus beaux péché de la terre ont coulé dedans. La gourmandise, la luxure, l'avarice, l'orgueil.*» (page 59). Comme on exprime son «*repentir*» (page 96), et que, d'habitude, on obtient l'absolution de ses péchés, qu'on peut «*recouvrer l'état de grâce*» (page 169), certains, dès le péché commis (page 50), recourent à la confession, obtiennent de nouveau l'absolution, et ainsi de suite, ce que font Jean Le Maigre et le Septième, ce que fait surtout Frère Théodule : «*"Pardon, mon Père, je ne recommencerais plus, je vous le promets, mon Père." "Allez en paix, mon fils, et ne péchez plus." Il allait en paix, et il recommençait le lendemain, ou si possible, le jour même de sa confession. Mais quel espoir de sentir que Dieu l'attendait dans toutes les églises, qu'il recevait ce pardon comme une nourriture contenant la précieuse énergie pour accomplir le mal, aussitôt qu'il en avait bénéficié.*» (page 130). Plus loin, alors qu'il est raconté que, après la mort de Jean Le Maigre dans son infirmerie, il affirma sa volonté de faire le mal, on lit : «*Vite, il eut recours à Dieu. Recueilli entre ses mains jointes, il eut quelques instants de paix.*» (page 132).

Le choix, par Héloïse, du couvent où les religieuses (aux noms plus ou moins fantaisistes : «*Sœur Saint-Georges*» [page 104], «*Mère Gabriel des Anges*» [page 104], «*Sœur Georges du Courroux*» [page 115], «*Sœur Héloïse des Martyres et du Sang versé*» [page 116], «*Sœur Philomène de la Patience*» [page 117]) portent un «*costume rigide*» [page 35]), sont hypocrites, friandes de scandales, «*méchantes et frivoles*», dépourvues de toute charité chrétienne. On lui a «*coupé ses cheveux*», «*rasé sa tête*» (page 117).

La dévotion rendue à «*la Croix du Chemin*» (page 106).

-La paroisse avec sa «*petite église sombre*» illuminée de «*trois cierges blancs*» (page 96) et où on allume des «*lampions*» (page 89 - godets de verre remplis de cire avec une mèche, et qu'on fait brûler pour marquer sa dévotion) ; sur «*le perron*» de laquelle les hommes passent «*toute la matinée du dimanche, la pipe au bec, les cheveux au vent*» (page 149), tandis que les femmes assistent à la messe !.

-Le curé : il porte une «*soutane*» (page 60) ; il lit «*son breviaire*» ; «*dans ses sermons*» (pages 84, 108), il parle à ses paroissiens «*du sentiment du devoir*» (page 108) ; il voit dans les décès une preuve d'amour du Ciel : «*Dieu vous aime pour vous punir comme ça !*» (page 67), tout en étant un bon vivant, ventripotent, déboutonné, qui «*mangeait bien et ne jeûnait que la veille de Pâques (et encore brisait-il son jeûne pour boire de la bière)*» (pages 36, 77), qui a une «*servante*» (page 77). Il se montre «*généreux avec les familles en deuil*» (page 28). Il fait étudier Jean Le Maigre (page 17), auquel il fait «*une forte impression de sagesse*», et il lui permet de lire «*toute sa bibliothèque*» (page 30).

-L'enseignement des règles du catholicisme par le moyen du «*grand catéchisme illustré*» (page 92), catéchisme où «*Dieu est inaccessible aux petits*» (page 165).

-La vocation religieuse espérée (page 68), d'où, pourrait-on croire, l'envoi au noviciat de Jean Le Maigre, alors qu'on lui fait miroiter qu'il y trouverait «*des infirmeries, des dortoirs chauds*» (page 19) ; mais, à peine arrivé, «*il songe déjà à sa prochaine évasion*» (page 60) parce qu'il faut s'engager à «*renoncer pour toujours aux biens et tentations de ce monde*» (page 61) ; il reste qu'il apprécie la possibilité, pendant le repas où est lue une «*vie de saint*», de manger «*féroce*ment» et même de «*voler la nourriture de ses voisins*» (page 62), et surtout la possibilité de céder aux «*tentations*» des

relations sexuelles avec les autres garçons (page 64), tout en subissant les assauts d'ecclésiastiques à la sexualité refoulée qui ne peuvent s'empêcher d'abuser de leurs pupilles, en particulier ce religieux vicieux considéré d'abord comme étant «*le Diable*» (page 63), puis devenant Frère Théodule (page 65), Jean Le Maigre découvrant que «*le noviciat est ce jardin étrange où poussent, là comme ailleurs, entremêlant leurs tiges, les plantes gracieuses du vice et de la vertu*» (page 65). Au noviciat, il aurait dû porter «*le nom de Frère Jean Joachim Ambroise de la Douleur*» (page 113). Ajoutons que la vocation religieuse s'était confirmée chez Léopold qui était allé au séminaire où «*il ne lui restait qu'une année*» d'études à faire pour devenir prêtre (page 71).

-Le puritanisme imposé à la société ; auquel s'est toujours soumise Grand-Mère Antoinette, tandis que se rebellent Jean Le Maigre (on se demande cependant comment il aurait pu se procurer «*des livres défendus*» [page 96] qu'on ne trouvait alors que dans «l'enfer» de certaines librairies en ville !), le Septième et Héloïse, et que les yeux des censeurs sont fermés sur la pédophilie et le sadisme d'un religieux, comme sur le bordel de Mme Enbonpoint, nécessaire exutoire, ce qui lui fait dire : «*Monsieur l'Abbé, ma charge est aussi grande que la vôtre.*» (page 156).

-Les familles nombreuses typiques du Canada français, les parents obéissant aux injonctions du clergé («*Dieu bénit les familles nombreuses*» [page 68]), l'homme pouvant assouvir sa concupiscence sans pécher, mais ayant du mal à assurer l'existence des enfants qui sont victimes de la pauvreté (Pomme et le Septième «*erraient par le village et volaient les poules des voisins, au lieu d'aller à l'école*», avant d'être, par leur père, menés «*à la ville comme apprentis dans une fabrique de souliers*» [page 122]), victimes aussi de la maladie. On voit ainsi la famille des principaux personnages, qui est encore élargie : «*les petits-enfants, les enfants, les cousins, les nièces et les neveux*» (page 11) ; on voit aussi celle d'Armandin Laframboise qui «*a douze garçons, douze diables*» (page 137). Le roman est donc une caricature appuyée de la traditionnelle famille canadienne-française bien-pensante et donc prolifique.

-Les châtiments corporels qu'on inflige aux enfants qui n'obéissent pas, qui manifestent leur indépendance d'esprit (Grand-Mère Antoinette indique à Emmanuel : «*Toi aussi tu seras battu si tu poses des questions.*» [page 137]). Selon la tradition, le père assène des coups de ceinture sur les fesses du Septième (page 22), tandis qu'Armandin Laframboise donne à ses fils «*une fessée par jour*» (page 137).

- La maison de correction hypocritement appelée «*Notre-Dame de la Miséricorde*» (pages 95-96), mais qui est «*une jungle*» (page 93), tandis que le directeur, paternaliste, «*parlait de la justice de Dieu, et de son devoir de sauver la jeunesse perdue*», ajoutant : «*Nous ne sommes pas ici pour vous punir, mais pour vous "réhabiliter"*» (page 94) alors que Le Septième et Jean Le Maigre sont incarcérés dans la «*cellule des incendiaires*» qui est un «*piège à rats*» (page 90).

Le village, la paroisse sont des lieux qui restent innommés et vagues : le paysage vu par Emmanuel est «*confus, inabordable*» (page 10) ; les alentours sont «*la forêt blanche, les champs silencieux*» (page 16), «*la colline toujours blanche de neige, la route immobile sous les arbres*» (page 148), «*le cimetière sous les arbres*» (pages 111-112). On apprend seulement que la maison habitée par la famille est aussi une ferme où elle a des vaches à traire, une jument et des cochons ; qu'elle se trouve à proximité d'une gare qui n'est cependant qu'une «*cabane rouge*» avec «*son banc de bois*» (page 109). En effet, par le train (pages 109, 110), on se rend en ville.

L'époque aussi est imprécise. Ne sont des repères que :

-L'électricité qui se répand dans les campagnes, mais dont le père «*ne veut pas*» (page 141).  
-«*La guerre*» (page 8) qui a eu lieu ; qui, étant donnée la mention de l'électricité, est celle de 1939-1945. Ainsi, le Québec évoqué serait celui dans lequel a vécu Marie-Claire Blais, qui est née en 1939. La province était alors dominée par les conservateurs du Parti de l'Union Nationale, et avait comme premier ministre Maurice Duplessis qui imposa un régime qu'on a appelé «*la grande noirceur*» (1944-1959). En effet, devant les mutations profondes que, à l'instar des autres sociétés occidentales, la

société québécoise connaissait elle aussi, les élites traditionnelles, en particulier le clergé, s'étaient durcies pour, en suivant les modèles du fascisme, du franquisme, du salazarisme, s'opposer à l'instruction et au progrès, la maintenir arriérée et bigote, plongée dans la torpeur, dans une ambiance jusqu'à ce que l'élection générale du 22 juin 1960 soit remportée par le Parti libéral de Jean Lesage, qui forma un gouvernement majoritaire, et déclencha «la révolution tranquille» qui allait transformer la société québécoise au cours des années suivantes, semblait lui ouvrir les portes de l'avenir, être un «beau printemps» (page 175).

Ce changement était une situation idéale pour les romanciers qui, par définition, mettent en scène des héros à la recherche d'un système de valeurs «authentiques» qui pourraient remplacer celles de la société dégradée dans laquelle ils vivent. Mais, *"Une saison dans la vie d'Emmanuel"* ayant paru en 1965, il fallut donc environ cinq ans, semble-t-il, pour qu'une écrivaine québécoise puisse transposer dans un roman la crise provoquée par cette remise en question collective.

\* \* \*

Marie-Claire Blais a donc, dans ce roman, à travers ce microcosme, ce condensé de la société québécoise qu'est la famille, saisi et inventorié toute une sordide réalité, et elle se livra à une destruction (déjà entreprise par Albert Laberge, dès 1918, dans *"La scouine"*) du mythe de la famille rurale religieuse, travailleuse et donc heureuse. Elle en montra l'envers : pauvreté, ignorance, maladie, fausseté de la religion, absence d'amour. On peut voir, dans ce roman qui peint une réalité sociale douloureuse et impitoyable, un réquisitoire inquiétant, une attaque frontale sinon un cri de colère, contre les structures d'une société patriarcale et cléricale.

---

### Intérêt psychologique

Dans *"Une saison dans la vie d'Emmanuel"*, Marie-Claire Blais a peint des personnages dont les portraits peuvent être marqués par la sobriété, réduits à quelques détails ; ainsi, au couvent d'Héloïse, «*le nouveau confesseur était un homme jeune, à peine sorti du séminaire, le visage bourgeonnant, la tête rasée*» (page 39). Mais, pour les personnages principaux, les portraits peuvent, au contraire, être d'une grande richesse car elle se montre une fine observatrice de la nature humaine, jouant autant de la candeur et de la perversité, explorant et l'intériorité jusqu'aux labyrinthes de l'inconscient, suivant leur évolution quand elle a lieu, car il faut distinguer ceux qui ne changent pas, qui sont aussi les adultes (Grand-Mère Antoinette, la mère, le père, le Frère Théodule alias Théo Crapula) et ceux qui changent, qui sont aussi les enfants (Jean Le Maigre, le Septième, Héloïse, Emmanuel).

\* \* \*

### Grand-Mère Antoinette

Cette femme, si vieille qu'elle «se croit immortelle» (page 10), qu'*«elle est d'une bienheureuse tranquillité en ce qui concernait sa propre mort»* (page 107), est le personnage qui reçoit la description la plus précise.

On découvre d'abord (avec les yeux du nouveau-né), dès l'incipit (*«Les pieds de Grand-Mère Antoinette dominaient la chambre»* [page 7]) qui élève au niveau du mythe ou de l'archétype cette matrone monumentale, ses pieds immenses, «*meurtris par de longues années de travail aux champs*» (page 7), «*des pieds nobles et pieux*» (page 7), qui évoquent donc la souffrance, mais aussi le devoir, l'autorité et la patience. Ailleurs, apparaissent ses «*jambes bleuies par le froid*». Emmanuel constate que «*le nez de sa grand-mère avait la majesté d'une colline, ses joues, la blancheur de la neige, et de sa bouche coulait une haleine froide comme le vent d'hiver*» (page 133). On mentionne «*la crête blanche et noire de ses cheveux hérisrés sur le sommet du front*» (page 135). Elle est «*maigre*» (page 9), n'a plus qu'un «*sein glacé*» (page 9), tout en dégageant «*quelque fraîcheur endormie*» (page 9). Percluse de rhumatismes, elle souffre particulièrement du froid (même si, ailleurs, elle est dite «à l'aise avec la sauvage pureté du froid» [page 105]), lit le journal pour «*la température*» (page 147), est déçue «*par l'hiver et la monotonie du froid*» (page 148).

Paysanne qui s'est longtemps consacrée aux travaux des champs, elle se contente désormais de s'occuper de son jardin que, avec des «soins délicats», elle «entretenait à l'aube, son gros arrosoir à la main, les cheveux noués dans un bonnet de nuit, comme une religieuse descendue de son lit» (page 170).

Cette vieille femme est avant tout une fervente catholique, une archi-dévote qui n'aime que Dieu, qui se veut le lien entre lui et la famille, s'estime son envoyée. Assistant scrupuleusement à «la messe de cinq heures» (page 105), elle défend la religion, impose ses interdictions, obtient que des gens qui ne s'en préoccupent pas du tout, qui ne s'y soumettent qu'avec réticence, se mettent à genoux, tout en ronchonnant, pour «la prière du soir» (pages 30, 61), pour être «captifs de la prière du soir» (page 61). Faisant la promotion de la vertu, de la morale, du travail, elle surveille et juge ses petits-enfants : -Elle se dit qu'Héloïse «est peut-être une sainte» et, pourtant «vouait à l'ombre l'extravagante dévotion de la jeune fille» (page 36), la considérait comme maléfique, lui déclarant : «Des exaltés comme toi, Dieu n'aime pas ça beaucoup.» (page 37).

-Entendant bien vouer ses petits-enfants «à Dieu» (page 14), elle veut «séquestrer toute sa famille au noviciat» (page 37) ou au couvent.

D'autre part, «lorsqu'on approchait son corps étouffé sous la robe sévère, on croyait approcher en elle quelque fraîcheur endormie, ce désir ancien et fier que nul n'avait assouvi» (page 9). En effet, conséquence de son catholicisme, elle est puritaire. Elle a toujours «refusé l'amour, puni le désir de l'homme» (page 9) .Elle est restée hostile à ce qu'elle considérait comme la manifestation des bas instincts, de la force brute des mâles qui ne veulent qu'assouvir leur soif de jouissance, et que satisfaire leur ego, la religion lui servant aussi à les mater, bien que ce fut justement par devoir religieux qu'elle dut se plier à la loi de l'homme, accepter l'asservissement que lui avait fait subir «Grand-Père Napoléon» (page 41). Elle a hâï celui qui lui avait «donné trop d'enfants [...] pour obéir à M. le Curé qui parlait toujours du "sentiment du devoir" [...] parce que c'était la volonté du Seigneur d'avoir des enfants» (page 108). Mais elle avait bravé avec succès toutes les épreuves. Puis «elle avait aimé Napoléon pendant son agonie» (page 108), alors qu'il n'était plus un agresseur mais un petit enfant à qui procurer ses soins et sa tendresse. Devenue veuve, elle «nourrissait encore un triomphe secret et amer en songeant que son mari n'avait jamais vu son corps dans la lumière du jour. Il était mort sans l'avoir connue, lui qui avait cherché à la conquérir dans l'épouvante et la tendresse, à travers l'épaisseur raidie de ses jupons, de ses chemises, de mille prisons subtiles qu'elle avait inventées pour se mettre à l'abri de ses caresses.» (page 108). Désormais, elle exerce sa haine du mâle d'abord sur son gendre, se disant : «Non, je ne ferai pas un geste pour servir cet homme [...] Il croit que j'imiterai ma fille. [...]. Non. Non, je ne bougerai pas de mon fauteuil. Il attend qu'une femme vienne le servir. Mais je ne me lèverai pas.» (page 16), se refusant, ce jour-là, à prononcer contre lui «une de ses malédictions» (page 18), décidée à rester avec lui «d'une fierté inabordable» (page 18). Ensuite elle exerce sa haine du mâle sur Horace, car, sous prétexte de lui apporter son soutien, elle s'occupe de lui avec rudesse, s'emploie même à l'humilier, lui reprochant sa lenteur à mourir (page 109), espérant même qu'il «rende le dernier soupir pendant sa visite» (page 106).

Sa sexualité refoulée a excité en elle la passion du pouvoir. Semblant, à Emmanuel, «diriger le monde de son fauteuil» (page 7), lui paraissant «souveraine» (page 7), étant «l'image sombre de l'autorité et de la patience», c'est avec une bienveillance un peu rude qu'elle domine toute la famille de sa toute-puissance, règne sur elle, «foudroyant les autres de son regard d'orgueil» (page 79), étant elle-même surprise parfois «par l'impérieuse résonance de sa propre voix» (page 121). Ayant «l'esprit batailleur» (page 123), elle se fait même provocante, demandant : «C'est qui qui commande ici !» (page 8). Elle se montre capable de «dompter admirablement toute cette marée d'enfants» (page 11). Connue pour son «besoin d'économie» (page 81) et son opposition au «progrès» (page 141), elle gouverne la maison qui est comme son fief, préside à ses destinées, car elle prend les décisions (celle du prénom et celle du «jour du baptême» [page 15] d'Emmanuel), déclarant alors à son gendre, qui lui oppose sa force d'inertie, non sans mauvaise foi : «Vous devriez me remercier de prendre des décisions à votre place» (page 16). De même, elle signifie aux enfants : «Tant que je vivrai vous irez à l'école» (page 13) Son autorité dépasse même la famille car, recevant la lettre de renvoi d'Héloïse du couvent, elle «dit que les religieuses avaient une écriture illisible et elle détruit la lettre» (page 39).

À l'égard de la plupart de ses petits-enfants, elle est inquiétante et tyrannique. Elle se montre sévère avec le Septième, le «*tirant par l'oreille*» (page 44), lui refusant son pardon (page 45). Elle se méfie de «*l'extravagante dévotion*» d'Héloïse (page 36). Cependant, cette rudesse ne va pas sans des tendresses imprévues et folles, sans un grand amour.

Elle montre une sollicitude particulière pour Jean Le Maigre, son enfant préféré. Elle a pitié de ce tuberculeux, de son «*corps léger*», de son «*corps périssable*» (page 109). Ainsi, après l'avoir «gavé de miel et de gâteaux de riz», elle l'accueille dans son «*lit chaud*» (page 54). Elle souhaite qu'il puisse «*vivre jusqu'au printemps*», «*compte les mois qui la séparent de sa fin tragique*» (page 27), et, pourtant, elle est «*déçue de le retrouver vivant comme d'habitude*» (page 28). Elle le défend, le protège, lui affirmant, en s'opposant au père : «*On ne peut pas te faire de mal quand tu es près de moi*» (page 20). Elle l'envoie au noviciat où il trouverait «*des infirmeries, des dortoirs chauds*» (page 19), et, un jour, elle s'y rend, pour, à l'infirmerie, sentir «*une odeur bien précise qui était celle de la mort*» (page 110), arriver «*juste à temps pour l'enterrement*» (page 111) et pour payer sa tombe en se disant que «*Jean Le Maigre aura moins froid au paradis que sur la terre*» (page 112). D'autre part, considérant qu'il est «*intelligent à vous faire peur*» (page 137), qu'«*il veut tout savoir*» (page 137), qu'il «*a du talent*» (page 17), admirant «*cette âme audacieuse jusqu'au blasphème*» (page 124), elle est «*complice de ses pensées*» (page 27), s'intéresse à ses manuscrits, les respecte, même si elle peine à les déchiffrer et, surtout, même s'ils la scandalisent, qu'elle les censure quand elle «*tombe sur les mots "passion" et "amour" et "luxure", coupant toujours le cou au mot "luxure"*» (page 97), véritable castration ! En dépit des «*créatures*» dont il parlait, elle voulait croire à sa vertu (page 125). Elle se refuse à «*déchirer ces cahiers*» (page 123). Elle est même, plus tard, «*jalouse de ces pages jaunies auxquelles il s'était livré plus qu'à elle-même*» (page 124). Elle accuse ouvertement son gendre «*d'avoir tué Jean Le Maigre*» (page 121). Même après sa mort, son influence sur elle ne fait qu'augmenter car elle peut alors admettre l'amour qu'elle éprouvait pour lui, et elle s'ouvre de plus en plus au souffle de liberté et de tendresse qui émane de ses textes. Désormais, «*s'étiolant de solitude*» (page 121), elle vieillit rapidement (page 125), continuant toutefois à régner sur la maison mais plus distraitemment, «*parlant de moins en moins, sinon pour se mettre en colère et accabler son gendre, l'accusant ouvertement d'avoir tué Jean Le Maigre.*» (page 121). Puis «*elle chérissait trop orgueilleusement sa peine pour vouloir en guérir*» (page 123). Et, si, à la fin, elle se réjouit de l'arrivée du printemps, elle regrette : «*Jean Le Maigre ne sera pas avec nous cette année*» (page 175), les derniers mots du roman. Elle et lui sont les personnages positifs dans ce monde de silence et de démission.

Même si elle trouve que «*les nouveau-nés sont sales*» (page 10), elle prend en charge Emmanuel, «*poussée par quelque devoir étrange à découvrir ce qui se passe dans le secret de son être*» (page 15). Cependant, quand elle se penche sur son berceau, ce n'est pas pour lui adresser des mots de tendresse, mais pour proférer un sombre oracle : «*Tu apprendras vite que tu es seul au monde ! Toi aussi tu auras peur.*» (page 10). Plus loin, elle le «*traite du haut de sa mauvaise humeur, lui reprochant déjà tous les défauts qu'elle jugeait sévèrement chez son père.*» (page 122). Puis elle s'adoucit, lui disant : «*Voilà. Il n'y a rien à craindre. Je suis là, on s'habitue à tout, tu verras.*» Ensuite, la romancière indique que, comme il «*grandirait lui aussi*», il aurait peut-être, un jour, «*une place choisie dans le cœur de la vieille femme*» (page 123). Or elle en vient à considérer qu'il est «*curieux comme Jean Le Maigre*» (page 132), le voit comme un «*ourson qu'elle désirait accabler de coups de patte*» (page 133), et, à la fin, comme, en dépit des malheurs qui s'abattent sur la famille, des «*mauvaises nouvelles*» (page 136), elle conserve de l'optimisme, l'ayant pris dans ses bras, elle le rassure : «*Tout va bien [...] il ne faut pas perdre courage. L'hiver a été dur, mais le printemps sera meilleur.*» (page 175). Une complicité s'est donc établie entre ces deux pôles extrêmes de la famille.

Cette maîtresse femme, cette matrone tenant plus du garde-chiourme que de la bonne grand-maman, cette vieille femme indigne, mélange indiscernable d'égoïsme et de tendresse, cette incarnation poussée à outrance du matriarcat québécois, représente la tradition, s'étant faite la gardienne des valeurs anciennes, assurant la continuité d'une génération à l'autre. Mais, étant d'une immobilité active, elle est, en même temps, consciente des changements nécessaires. Elle est, pour Marie-Claire Blais, le grand personnage du roman.

\* \* \*

### La mère

N'a-t-elle pas été ce que sont ses propres filles? Or elles forment d'abord un «*chœur de petites filles*» qui entendent ce qui se passe entre les parents, et pressentent leur vie future. Puis, «*vers leur treizième année, elles se transforment en lourdes filles* (aux «visages bouffis», aux «chevilles trop rondes», aux «mains rouges») qui, aux champs, travaillent comme des garçons robustes» (page 37), sont «*soumises au labeur, rebelles à l'amour*» (page 45), forment «*un lent troupeau de vaches [...] qui, dans quelques années, [...] aurait la beauté familière, la fierté obscure d'un bétail apprivoisé*» (page 45). Devenues enfin «*des chèvres alanguies dans la broussailles de leurs cheveux*» (page 134), «*l'oreille appuyée contre la cloison*», elles «*écoutent ce tumulte dans la chambre de leurs parents, et s'en réjouissent comme d'une fête cruelle où s'ébattent leurs impudeurs naissantes*» (page 134). N'a-t-elle pas, elle aussi, reçu la visite d'un de «*ces amoureux du dimanche qui venaient timidement la demander en mariage*» (page 134)?

L'ayant épousé, elle a dû se soumettre au devoir conjugal qu'impose l'Église, se soumettre donc à sa concupiscence, redevenir chaque nuit la proie de son mari, subir les assauts de celui qui est sourd à ses plaintes. «*Portant distraitemment chaque année des enfants lourds*» (page 27), elle a donc subi avec «*patience*» (page 163) de nombreux accouchements, s'enfermant dans l'existence répétitive d'une machine à produire la vie presque de façon automatique. De plus, menant une vie de bête de somme, elle est écrasée par la double tâche : d'une part, le ménage et les soins à porter à sa nombreuse progéniture ; d'autre part, les travaux dans les champs et auprès des vaches et de la jument. Aussi est-elle «*toujours épuisée et sans regard*» (page 27), n'ayant jamais le temps de se reprendre. Avec «*ses épaules courbées*» (page 12), elle a un «*visage triste*» (pages 12, 71), qui «*a la couleur de la terre*» (page 27). Ne montrant qu'une «*morose indifférence*» (page 133), elle demeure «*toujours silencieuse*» (page 13), «*ne dit rien, ne répond plus, calme, profonde, déserte, peut-être*» (page 15), se laissant conduire, semblant trop engourdie pour pouvoir réagir ; ainsi, à la proposition du jour du baptême d'Emmanuel que fait Antoinette, elle «*incline la tête*», et son mari indique : «*Ma femme pense aussi que dimanche fera l'affaire*», assez curieusement d'ailleurs puisqu'il s'adresse à sa belle-mère (page 16). Plus loin, elle n'a qu'un «*signe de protestation silencieuse pour défendre Jean Le Maigre*» (page 17). Celui-ci note : «*Ma mère se plaignait que la vie était dure, et les hommes cruels.*» (page 73). Et Emmanuel entend «*de grêles soupirs, des murmures étouffés : "Non... Non, mon Dieu, non !" ou bien ce "Trop fa...ti...guée..." quiachevait l'étreinte interrompue.*» (page 134). Absente d'elle-même, elle ne peut établir de lien avec ses nombreux enfants ; elle a du mal à se souvenir de ceux qui étaient morts (Hector, Gemma, Olive, Barthélémy, Joseph-Aimé, Léopold qui s'était pendu), avec lesquels elle dialogue parfois : «*Ah ! suppliait-elle d'une voix faible, Hector, pourquoi m'as-tu abandonnée, Hector !*» (page 71). Et son nouveau-né du jour, Emmanuel, auquel elle ne peut offrir qu'un sein flétri et un regard absent, «*ne fait en elle aucun écho de joie ni de désir.*» (page 15) ; «*elle penche vers son enfant un visage morose qui sommeille encore*» (page 17) ; elle a pour lui «*une rude tendresse au bord du dégoût*» (page 118). Elle est, en quelque sorte, détruite par la fonction biologique, accablée par la vie qu'elle engendre malgré elle, sans pouvoir ensuite la protéger. Son amour maternel est sclérosé.

Se sentant complètement impuissante, ne prenant pas conscience du temps qui passe, n'est-elle pas résignée à son sort, modèle de soumission, de passivité, de servilité, de démission devant la fatalité?

\* \* \*

### Le père

Cet homme, qui n'est que chair et muscles, montre «*un appétit brutal*» et a une «*silhouette brutale*» (page 133). Se tenant le plus souvent dans un silence qui trahit son opacité intérieure, sa bêtise, car il est «*têtu comme un taureau, naïf comme un poisson*» (page 138), il ne se manifeste guère que pour tenter de s'opposer à Grand-Mère Antoinette, qui le méprise souverainement, ne faisant toutefois que regimber pour la forme, pour tenter de prouver sa virilité. Mais on le voit faible face à elle, et, étant lui aussi résigné, il se laisse finalement mener par sa belle-mère, qui lui fait d'ailleurs éprouver une «*honte familière, quotidienne*» (page 18). Cet homme fruste qui ne sait pas lire (page 122), qui est ignorant, qui considère que «*l'école n'est pas nécessaire*» (page 13), qui ne comprend «*pas pourquoi*

*ils [ses enfants] ont besoin d'étudier»* (page 14), qui se montre surtout hostile à Jean Le Maigre, signalant méchamment qu'«*il est tuberculeux*» (page 17), voulant lui «arracher» son livre (page 19) et même le «*brûler*» en proclamant : «*Nous n'avons pas besoin de livres dans cette maison.*» (page 16), menaçant de «*le battre*» (page 20) parce qu'il peut le défier par la vigueur de sa pensée, par son habileté langagière, par sa hardiesse d'action, ne peut soupçonner ce qu'est le respect de la personne ni dans sa femme, ni dans ses enfants ; il ne peut prendre en charge spirituellement la vie qui prolifère dans la maison ; d'ailleurs, il est insensible aux maladies des enfants, imperméable à la religion. Homme de l'immédiat par nécessité, il ne peut prévoir l'avenir, signifie qu'il «*ne veut pas l'électricité*» (page 141), qu'il est hostile au progrès.

Il est, aux yeux d'Emmanuel auquel il inspire «une terreur sacrée» (page 133), dont il est jaloux de la relation qu'il a avec sa mère («*Il a tout pris du cœur de sa mère, il a bu tout le lait de sa bouche avide*» [page 14]), cet «ennemi géant qui violait sa mère chaque nuit» (pages 133-134). Et il domine sa femme et ses enfants qui sont «*victimes, les uns après les autres, des courants d'air de sa mauvaise humeur*» (page 80), de sa sévérité obtuse : «*le vendredi soir*», «*le soir du châtiment*», il faisait subir à ses enfants un «*procès*» (page 84), laissait se déployer sa «*furie*» (page 96) ; enlevant sa ceinture, il inflige une fessée au Septième (page 22). Et, disant «*ne pouvoir nourrir deux vagabonds qui erraient par le village et volaient les poules des voisins, au lieu d'aller à l'école* [contradiction flagrante !], il mène à la ville comme apprentis dans une fabrique de souliers, Pomme et le Septième.» (page 122).

S'il est surtout identifié à sa fonction de géniteur, il faut reconnaître qu'il se voue aussi à celle de pourvoyeur, étant un dur travailleur qui est «*impatient et nerveux devant la journée à accomplir*» (page 118), mais qui, le soir, à la maison, tient à son «*heure de fumerie*» (page 74) et de beuverie, étant accompagné en toutes ses actions des «*frères aînés*» (page 30), qui sont d'ailleurs son exacte reproduction, ayant, eux aussi, «*un appétit brutal*», décrochant de l'arbre le pendu que fut Léopold, «*le jetant comme un sac de pommes de terre sur leur dos*» et rapportant «*leur gibier*» (page 72), à la maison où ils fumaient avec leur père, «*disparaissant dans les nuages de leurs pipes*» et derrière le «*refuge de leurs barbes et de leurs journaux*» (page 30), faisant parfois résonner leur «*grand rire noir*» (page 83). Et ils peuvent bien être aussi de «*ces boutonneux jeunes gens*» (page 135), de «*ces amoureux du dimanche qui viennent timidement faire leur demande en mariage, pieds nus dans leurs épaisse chaussures, encore vêtus de leur quotidienne salopette bleue à bretelles et de la blanche chemise de coton ouverte sur la poitrine*» (page 135) !

Le père est une brute intéressée uniquement à copuler, à travailler, à donner des fessées et à se débarrasser des enfants difficiles, un être sadique, illétré et obtus.

\* \* \*

### Frère Théodule

Ce religieux qui n'est pas prêtre, mais dont le nom, d'origine grecque, signifie ironiquement «serviteur de Dieu», est un jeune homme au «*joli visage enfantin*» (page 129), dont il est dit qu'il ne connaît pas sa mère (page 129), qu'il ne connaît jamais «*la douceur du sein maternel*» (page 130), dont il est suggéré que cela aurait fait de lui un «*ennemi des femmes et des mères*» (page 130) et que cela expliquerait sa pédophilie.

Venu dans un noviciat «*avec ses gros souliers crasseux, vêtu de ses haillons de pauvre*» (page 128), «*il avait grandi au milieu des prêtres, dans la sombre forêt des Frères, chassé d'un noviciat à l'autre, mais tirant gloire et vanité de la mauvaise image que l'on avait de lui.*» (page 130), il s'était vu accorder, dans un dernier noviciat, des «*cours de sciences naturelles à des classes endormies*», tout en étant aussi chargé de l'infirmérie. Cela lui permit d'assouvir son vice, de «*se jeter sur la jeunesse*» avec «*ardeur*», «*avec un élan de foi*», administrant des médications étranges concoctées «*dans son laboratoire*» (page 80), «*en murmurant jusqu'à l'oreille de ses victimes ces faibles mots d'adoration et de désespoir qu'il adressait aussi à Dieu*» (page 130).

Le tuberculeux Jean Le Maigre se retrouvant à l'infirmérie crut voir apparaître «*le Diable*», «*émergeant de la lumière de la lune, avec sa robe noire, son chapeau de fourrure sur le front, ses souliers boueux à la main. Jean Le Maigre se hâtait de faire son examen de conscience avant que le Diable ne se glisse dans son lit.*» (page 63). Or, «*vu à la lumière du jour, le Diable n'était que le Frère*

*Théodule.*» (page-64) qui était séduit par la «*laideur charmante*» du garçon, par les «*bonnes dispositions pour le “mal”*» de ce «*disciple aussi agile à le suivre*», de cette «*proie aussi légère et amusée*» qui avait eu avec lui «*une délivrante camaraderie*» (page 127). Il l'encourageait dans ses écritures, «*venant lire par-dessus son épaulement*» et, dans son enthousiasme, il «*répandait un arc-en-ciel d'encre, sur le mur, sur les draps*», et s'exaltait : «*C'est l'exubérance finale !*». En effet, en même temps, il s'employait à l'affaiblir, constatant «*avec allégresse*» : «*Vous maigrissez* lorsqu'il montait sur la balance, l'encourageant quand il «*toussait, crachait du sang*», «*essuyant les coins de sa bouche avec un mouchoir, ou le regardant s'évanouir avec une admiration passionnée*» car il «*était beau, évanoui, ressemblait à ces jeunes âmes qu'il avait précipitées dans la vie éternelle à un âge précoce : Narcisse, mort à treize ans et six mois. Le Frère Paul, décédé le jour son douzième anniversaire... Le Frère Théodule était jeune et aimait la jeunesse. Encore épris de la fleur de l'adolescence, il la cueillait au passage, quand il avait le temps.*» (pages 64-65). Après s'être nourri de la beauté émouvante de Jean Le Maigre dans la souffrance, il croit «*toucher le chaud cadavre*» alors qu'il se délecte de ses textes, des formes mêmes des lettres qui, pour lui, «*ont le frémissement des joues que caresse une brise tiède et automnale*», dans lesquelles il retrouve «*des sensations intimes*» (page 126).

Or, comme bien des novices sont morts dans son infirmerie, il est, avec «*deux ou trois Jean aux cheveux bouclés et à la voix rêveuse*» (page 129) qu'il avait séduits, renvoyé du noviciat avec cette condamnation : «*En enfer, vous brûlerez à l'endroit où vous avez péché*» (page 129). Sa «*vocation est brisée*» (page 129) ; il est dépouillé de l'habit ecclésiastique, et la romancière le décrit avec un mélange de commisération et de méchanceté : «*Il s'en alla tristement*», pensant que «*Dieu l'avait trompé... Il avait cru, comme beaucoup de ses confrères dans le malheur, que Dieu, non seulement lui accorderait le pardon pour ses fautes à venir, dont il sentait déjà le poids ardent, mais aussi cette paisible sécurité dont les vices ont besoin pour s'épanouir, et comme les plantes, s'épanouir à la lumière*» (pages 128- 129) ; il se voit alors «*seul au monde*» ; «*il ne mangerait plus à heures fixes, il ne dormirait plus dans des draps propres, il ne pourrait plus se servir d'un savon pour se laver, et maintenant son salut était incertain, Dieu ne le protégerait plus contre la tentation, ah ! comment pouvait-il être aussi malheureux ? Il retournait à la rue, avec [...] ses appels, ses sifflements - ses appels dans l'ombre des églises, à la sortie des écoles, sa poursuite inquiète sur les plages, le long des rivières où jouent les enfants à ces jeux indécents qu'il pouvait observer sans être vu - le menton caché dans le col de son manteau, fumant, fumant sans fin, une cigarette rabougrie entre ses doigts tremblants.*» (pages 129-130). N'étant plus qu'*«un jeune homme vulgaire»*, chez qui «*tout (jusqu'au pli négligé de son pantalon) avait cet aspect fatal de la vulgarité et de la déchéance*», «*cette minable apparence de pauvreté et de misère*» (pages 131-132), révolté contre le sort injuste qui lui a été imposé, «*il se ferait craindre*», serait perpétuellement en chasse, «*se jetant sur la jeunesse*», voulant devenir célèbre par des crimes où il se vengerait des mères, proclamant : «*Oui, on parlera de moi dans les journaux, tout le monde le saura, je leur ferai peur jusqu'au bout. Je prendrai leurs fils, j'irai les pendre aux arbres, je les étranglerai.*» (page 132), Puis il demanderait pardon, et commetttrait de nouveau le mal,

En ville, il a pris le nom de Théo Crapula (Dieu crapule?), «*instituteur*» dont la proposition de services nous est soudain présentée page 166. Il réussit alors à s'emparer du Septième, venant prétendument à son secours «*pour le mettre avec honneur sur la trace du bien*» (page 167), se présentant, dans une lettre à Grand-Mère Antoinette, comme le «*directeur de conscience*» dont le jeune homme a besoin (page 167). Alors que celui-ci est prêt à satisfaire son vice, il «*pensait à autre chose : il ruminait sa déception*» (page 168), et lui «*parle d'un rêve qu'il avait fait pendant la nuit : "Vous me fouettiez jusqu'au délire et j'étais heureux, je vous demandais de me fouetter plus encore... Vous étiez mon juge, mon maître..."*» (page 172). Mais, «*en enlevant sa ceinture d'un geste maladroit*», en «*donnant à sa chétive passion l'essor de la folie*» (page 173), il ne réussit qu'à lui faire peur et s'enfuir. Ainsi, ce pédérateur qu'on connaissait déjà sadique se révèle masochiste !

Frère Théodule alias Théo Crapula est bien le génie malfaisant du livre.

\* \* \*

Le père, la mère, Frère Théodule sont autant de fantoches enfermés dans une spirale infinie. Mais Marie-Claire Blais a créé aussi d'autres êtres qui échappent aux routines, qui sont les enfants exceptionnels se détachant de la famille, tentant de se libérer : Héloïse, le Septième, Jean Le Maigre, et même Emmanuel qui n'est pourtant qu'une virtualité.

\* \* \*

### Héloïse

Selon Jean Le Maigre, il y a «*un mystère Héloïse*» (page 54). En effet, comment concilier les deux visages tout à fait différents qu'elle offre successivement?

«*Née religieuse*» selon le Septième (page 36), rêvant d'un bonheur absolu qu'elle cherchait dans le mysticisme, envahie d'un sentiment de culpabilité, elle a, «*dès l'enfance, manifesté son amour de la torture. Quand tout le monde trayait les vaches autour d'elle, Héloïse, à genoux dans le foin, méditait, les bras en croix, ou bien regardait jaillir des gouttes de sang de ses doigts transpercés d'aiguilles. Grand-Mère Antoinette lui arrachait des mains le glaive et la couronne d'épines dont elle s'accablait le vendredi.*» (page 37). Elle était, en effet, «*étrangère au travail, dédaigneuse de ses sœurs*» (page 37). De plus, elle s'imposait des jeûnes prolongés au point que, du fait de son «*obstination à ne pas vouloir manger*» (page 35), son corps en est «*trop endolori*» (page 104), et que, «*bien qu'elle fût très jeune encore, elle était déjà desséchée comme une tige morte*» (page 37).

Sa grand-mère, croyant à une «*précoce vocation*», elle choisit d'aller au couvent (page 37) où elle devint «*sœur Héloïse des Martyrs et du Sauveur*». Comme elle s'était déjà astreinte à de grandes mortifications personnelles, la règle lui parut «*douce*», et «*elle s'y abandonna comme si, pour la première fois, elle avait découvert la joie de l'amour. Elle sortit de l'extase avec des sens renouvelés, un sentiment étrange de la vie. [...] Toutes ses émotions l'épuisèrent et elle n'eut plus la force de prier. Ses méditations se perdirent en réflexions païennes. [...] elle ne put se défendre de la tentation de la gourmandise*» (page 38). En effet, l'abus des macérations, expression de l'instinct de mort, excite les passions qui sont la révolte de l'instinct de vie : le corps désire survivre. Elle sentit le «*réveil d'une sensualité fine et menaçante*», et vit se lever «*le désir errant sans but [...] d'un visage à l'autre*» (page 38). En réaction, «*elle retomba dans la prière comme dans un piège*» (page 39). Cette «*piété excessive*» (page 39) alerta la Supérieure «*qui n'aimait pas que l'on dérange l'ordre établi par des élans personnels*» (page 39). Elle dut choisir un autre confesseur, dont, sa sexualité étant décidément ambivalente, elle s'éprit, cette Héloïse ayant trouvé son Abélard ! Aussi fut-elle renvoyée (page 39).

Revenue à la maison, elle est «*nostalgique des murs protecteurs, de ces compagnes muettes avec qui elle avait partagé une héroïque patience qu'elle croyait être la vertu*» (page 35). Elle garde «*cet amour du sacrifice qui s'exalte dans le jeûne*» (page 35), et montre, selon Grand-Mère Antoinette, une «*extravagante dévotion*» (page 36). Elle est en proie à l'ennui (page 35). Absorbée dans ses pensées, elle descend de sa chambre, «*calme et affligée, le regard perdu dans un rêve étrange*» (page 35). Elle dort «*avec sa robe de couvent [...] et sa croix sur la poitrine*» (page 48). Mais, Jean Le Maigre et le Septième faisant une «*visite*» à celle que le premier appelle «*la sainte, qui ne mange pas, ne vole pas et ne tue pas, comme la plupart des gens, et qui n'a pour compagnie, dans sa chambre, qu'un prie-Dieu, un crucifix, et une famille de souris.*» (pages 52-53), ils la découvrent «*faisant par elle seule ce que nous nous aimons à faire à deux, ou à quatre*» (page 53) ; c'est que, «*comme elle l'avait fait autrefois*» au couvent, il lui arrivait de «*s'offrir encore au Bien-Aimé absent*», à «*l'Époux cruel*» (qui, parfois, prend le visage des religieuses qu'elle avait aimées au couvent !) en «*d'étranges noces*» (page 103), «*cérémonie*» où, paradoxalement, «*par quelque solennelle pudeur, elle avait négligé d'enlever ses bas noirs*» ! (page 103). Le curé trouve qu'elle se montre «*trop sensible*» (page 67), car elle est «*avidé de bercer tous les malheureux sur son sein*» (page 148). Sentimentale, elle s'adonne à la lecture de «*les Colonnes du cœur*», «*la Chronique du cœur*», «*les Secrets du cœur*», «*les Confessions du cœur abandonné*» (page 149). Alors qu'elle est venue rendre visite à Jean Le Maigre au noviciat, il la voit «*en extase, les bras en croix, la robe ouverte sur un sein blanc, légèrement soulevé*» (page 100). Mais elle a, à l'égard d'Emmanuel, «*une rude tendresse au bord du dégoût*» (page 118).

Or voilà que, «sentant à nouveau l'élan du désir dans sa poitrine» (page 118), ayant fait un rêve prémonitoire où «le couvent avait été transformé en une hôtellerie joyeuse» (page 119), elle est décidée à ne plus faire ce rêve, mais à le vivre, à renoncer à ses ébats mystico-érotiques solitaires pour réintégrer le monde. Elle avait trouvé dans le journal différentes offres de travail, s'étonnant : «Il y avait donc tant d'inconnus qui avaient besoin d'elle?» Elle «se prépare à partir» (page 114). Mais «elle revoit le rêve singulier qu'elle avait fait pendant la nuit» (page 115) où, au couvent, son confesseur demandait à «Sœur Héloïse des Martyrs et du Sang versé de faire une confession publique» (page 116), et lisait les lettres qu'elle avait écrites et qui révélaient son amour pour «Sœur Georges du Courroux» et pour «Sœur Philomène de la Patience», mettant ainsi son âme à nu. Elle se rappelle un autre rêve qu'elle avait fait où, dans sa cellule, elle s'offrait à des hommes, et, en partant, elle est décidée à réaliser ce rêve. Pourtant, avant de partir, elle change les langes d'Emmanuel.

Elle quitte la maison (page 119), pour, «les bras chargés de roses», venir chez Mme Octavie Enbonpoint, à l'"Auberge de la Rose Publique" (page 137), dont, dans «sa candeur désolante» (page 153), elle ne se rend pas compte que c'est un bordel, ce que la patronne doit lui préciser (page 151). Des «photographies lascives recouvrent les murs de sa chambre», mais elle «n'aperçoit de cette féerie dépravée que le pied chaste d'une jeune fille foulant une mare de crapauds, comme sur d'autres images, elle avait vu une Vierge fouler la tête d'un serpent maléfique» (page 152), tout en ayant «le sentiment qu'il vaudrait mieux remplacer ces images par le crucifix» (page 152). Elle continuait à «dire ses prières chaque soir, et, comme l'avait fait sa mère, implorant Dieu pour éloigner ses peurs, peut-être, avant et après l'amour, l'amant étranger, le beau vagabond venu chez elle pour une seule nuit.» (page 153). «Ardente, impérissable dans ses passions», confondant dans une même habitude désirs et assouvissements passés et présents, voyant dans le bordel une sorte de couvent amélioré par des gratifications physiques et pécuniaires qui lui permet de rester partagée entre la religiosité et la sensualité, elle «fait honneur» à sa patronne (page 155) en faisant, naïvement, plaisir aux hommes qui lui rendent visite ; ce sont, d'une part, un notaire, vieil homme que, dans une scène bouffonne, on voit venu chercher à satisfaire «la grande soif du premier jour, malheureusement inassouvie [...] goûter la caresse d'une amante [et] en même temps celle d'une mère capable de le corrompre» (page 161) ; d'autre part, «les garçons évadés de l'école» (auxquelles elle «ne ferait qu'offrir des bonbons tout en leur tenant la main avec une complice tendresse pour une curiosité qu'elle refusait de satisfaire elle-même, jugeant trop candides ces voyous à la prunelle claire qui lui rappelaient Jean Le Maigre ou le Septième» (page 161). Et elle «écrit presque quotidiennement à sa grand-mère» des lettres joyeuses qui contribuent elles aussi à la transformation de l'aïeule, où elle lui dit rencontrer toutes sortes d'hommes à «Saint-Marc-du-Dégel», bénéficier de la sollicitude de sa patronne, qui, à ses yeux, a les mêmes qualités que la supérieure du couvent, bien que, envisageant sa mort, elle refusa qu'on fasse venir le prêtre, l'abbé Moisan, qui «avait jeté en public une malédiction sur "l'infâme commerce"», accroissant d'ailleurs ainsi la clientèle. Se disant «cuisinière et bien payée», elle envoie une «contribution généreuse pour les frais d'hôpital de son frère l'accidenté». Elle écrit aussi au notaire Laruche : «Vous avez oublié votre chapeau, vos gants...»

Chez cette jeune fille, l'ambivalence est particulièrement marquée puisqu'elle passe de la vertu au vice, elle et Frère Théodule représentant d'ailleurs deux déviations du sentiment religieux. En effet, tourmentée par une sexualité dont elle cherche l'assouvissement dans l'idéalisme religieux, elle pratique une masturbation mystico-érotique avant de se livrer à la prostitution, illustrant ainsi, magistralement, la thèse de Freud selon laquelle le sentiment religieux est une transposition de la sexualité, le mysticisme n'est qu'une réaction compensatrice d'une sensualité refoulée, les mystiques étant des érotomanes très raffinés qui s'ignorent. De plus, si elle est bonne, elle n'en est pas moins bornée, ne faisant que continuer à vivre dans son univers imaginaire, que demeurer dans une naïveté, une myopie morale, une inconscience, une confusion, qui sont totales.

\* \* \*

## Le Septième

Comme on apprend tardivement qu'il s'appelle en fait «Fortuné Mathias» (page 167), sans que soit d'ailleurs évité la maladresse qui fait que, page 82, on trouve «Fortuné» dans une phrase et, aussitôt, dans une phrase suivante «le Septième», on comprend qu'il s'est vu, comme le Septimus de Virginia Woolf (dans ‘‘Mrs Dalloway’’), affublé de ce numéro parce que le septième enfant d'une famille était autrefois considéré comme devant avoir de la chance, comme devant être «fortuné». S'il est né vert (page 68) avant de «ressusciter» (page 69), ce qui le rend encore plus exceptionnel, il est roux, étant d'ailleurs désigné comme «le Septième aux cheveux orange» (page 21), comme «ce monstre aux cheveux rouges» (page 70), comme celui qui a «la tête rouge» (page 44); or, traditionnellement, on attribue aux roux un tempérament très instinctif, fougueux, passionné, un caractère bien trempé, le curé disant d'ailleurs «se méfier surtout de celui-là à la tête rouge», qu'il juge «vicioux» (page 75).

En effet, si ce démon furtif et malingre est dévoué à son frère, Jean Le Maigre, formant avec lui «une alliance de diables» (page 23), ayant la même clairvoyance détachée que lui pour envisager son sort, partageant son goût de la lecture et de l'écriture, étant capable lui aussi d'improviser de la poésie avant que «Grand-mère Antoinette mette fin à son déplorable lyrisme» (page 44), exprimant encore des velléités «d'écrire des romans», de «jouer de l'orgue», d'«apprendre le piano», qui apparaissent bien tard (page 168) et auxquelles on ne croit guère, il est un mauvais garçon rebelle, insoumis:

-Paresseux, il ne peut se plier ni au travail de la terre ni au travail scolaire.

-Sensuel, il apprécie «les chaudes caresses de son frère», se montre «désireux que se répètent toute la nuit l'activité douce et brutale de Jean Le Maigre et son insouciante caresse» (page 50); il lui donne aussi une «caresse mouillée» (page 51), étant toutefois soucieux de «se confesser tout de suite» car il «voyait danser les flammes de l'enfer sur le mur» (page 52). «En grandissant, il s'intéresse un peu plus aux femmes, soulève leurs jupes en allant communier» (page 88), s'amuse à «couvrir de baisser les joues humides» (page 88) de Marthe, «la petite bossue», et même à la déshabiller «dans la cour de l'école» (page 32).

-Il se plaint du froid (page 31), mais «joue à agrandir les trous dans ses bas» (page 24). Comme «Mme Casimir ne sentait pas le froid», «il mit le feu à l'école» (page 89).

-À la maison de correction, enfermé avec Jean Le Maigre dans la «cellule des incendiaires», il «perd sa dignité d'un seul coup en faisant pipi partout sur les murs» (page 90). Il s'acoquine alors avec «Coco le Raide» et «Martin le Tueur» (page 84), «dans son innocence, se compare à Martin le Tueur, et monte un à un les degrés de la révolte, durcissant ses poings dans les poches, et promenant autour de lui un regard fauve plein d'orgueil et de crainte» (pages 89-90).

-Méchant et même cynique, il «s'était beaucoup amusé pendant l'agonie de Grand-Père Napoléon» (page 41); il commet des crimes («Toute une famille de chats jetés dans le puits» [page 42]), qu'il a «sur la conscience» (page 43), dont Jean Le Maigre pense qu'ils vont le «poursuivre jusqu'à la fin de ses jours», et qu'il sera «tourmenté comme un moine par le démon» (page 42).

-Lui qui «blasphème à perdre haleine» (page 83), échappe à la prière pour, avec Jean Le Maigre, se réfugier dans les latrines ou à la cave, afin de fumer (il «fume de tout», en particulier «les mégots qu'il collectionnait toujours après l'école» [page 24]) et boire, ce qui fait dire à Grand-Mère Antoinette : «le monstre, il pue l'alcool!» (page 22). «Enfant de chœur» espiègle, il «boit le vin de la communion et trempe ses doigts dans le sang du Christ, en fermant les yeux» (page 169).

-Montrant, à l'école, «son attention pour les chiffres et pour toutes les choses qui concernent le gain» (page 83), il «vend ses lacets de bottines au coin des rues» (page 82), comme les boutons du manteau de Grand-Mère Antoinette (page 82), «les béquilles de Grand-Père Napoléon et la robe de séminariste de Léopold» (page 83); il fait «quelque commerce de poules et de rats laveurs» (page 83). Puis il «passe du commerce à la mendicité». Toujours en vadrouille, il «vagabonde par les collines et mendie par les villages» (page 82), «s'attarde sur les routes» (page 16), d'abord avec Jean Le Maigre, puis avec Pomme.

-Il commet des vols, d'abord bénins : «trois oranges, une roue de bicyclette, un patin, des ciseaux, une poule, un renard» (page 42), puis plus graves : «des bicyclettes et des phares de voitures» [pages 174-175]). Aussi, pour Jean Le Maigre, «il finirait sans doute en prison, comme lui avait dit son père, tant de fois. Il n'avait plus d'espoir de guérir de son besoin de voler. Il était allé trop loin.»

- Réprimandé et même «battu jusqu'au sang», il se montre stoïque, a «l'air de leur dire à tous : Je vous remercie, je me suis bien amusé.» (page 22), le curé constatant : «Ce Fortuné a la peau dure, il ne pleure pas quand on le bat !» (page 70).

- N'ayant «aucune dignité», il «boit l'âpre vin de la déchéance» avec des amis peu recommandables, il annonce son départ de la maison («Je pars. Oui, demain matin.» [page 46]).

Mais, son père disant «ne pouvoir nourrir deux vagabonds qui errent par le village et volent les poules des voisins, au lieu d'aller à l'école», l'a, avec Pomme, «mené à la ville comme apprenti dans une fabrique de souliers» (page 122), voilà qu'il connaît une nette évolution, sinon une transformation.

S'il peut encore «errer dans les rues, les mains dans les poches, les cheveux au vent, prêt à lancer des pierres aux fenêtres» (page 164), s'il «sort triomphant d'une rude bataille de boules de neige» (page 164), il lui faut désormais, dans ce lieu redoutable, en proie à la détresse physique et morale, apprendre à se défier de tout et de tous, faire face à «la bande de la terreur» et à «l'armée de la rue des champs» (page 164), être attaqué «à sa sortie de la manufacture» où «Pomme taillait des semelles» que lui «collait» ; il lui faut désormais, en ayant la pensée de «la machine qui avait tué les doigts de Pomme» (page 170), continuer à s'astreindre au travail en usine, en semblant s'être soumis à la règle sociale : «Comme un homme, il se levait à l'aube, partait le sac au dos pour la manufacture et arrivait le premier pour mériter les éloges du patron. Mais le patron n'avait pas le temps de le voir, bien sûr.» (page 165). Surtout, voulant sortir de son ignorance, comprenant «qu'il aurait la chance de reprendre le temps qu'il avait perdu si honteusement sur les bancs de l'école, autrefois», il sollicite pour ce faire les services d'un certain «Théo Crapula, instituteur», tout en ayant «l'intention de vivre honnêtement de ses vols, plus tard» (page 167). Plus étonnant encore, le voilà ayant la nostalgie de la campagne (il «ne pense qu'à ses veaux, ses vaches et ses cochons» [page 139]), appelant «sa famille ensevelie sous les neiges, au loin» (page 164), envoyant des lettres à Grand-Mère Antoinette, «faisant chaque soir sa prière à genoux au pied de son lit» (page 169), étant pris d'une extravagante ferveur religieuse, «fréquentant les églises le dimanche matin» (page 168), «dans la ferveur et la communion» (page 169), «communiant à chaque église» (page 169).

Or, voulant plaire au pédophile qu'est Théo Crapula, étant prêt à lui «faire lui-même des propositions» car «il connaissait le prix de la douceur ou de la gentillesse chez lui» (page 168), il découvre la plus grande perversité encore de celui qui aurait pu lui ouvrir une voie de salut, car, lui parlant d'un rêve où le garçon le fouettait, il lui demande de le faire ; assez piteusement, il voudrait pouvoir le quitter («J'aimerais bien m'en aller, j'ai un peu mal au cœur.» [page 171]) car «les paroles sinistres de Théo Crapula résonnaient à son oreille, comme une condamnation à mort» (page 173). Et, en effet, il «le poursuit en haletant» (page 173), tente de l'étrangler, ce qui fait que, «à son cou, il sent une marque qui brûle encore» [page 174]). Aussi est-il obligé de fuir.

Le mauvais garçon qu'était le Septième, qui avait voulu s'améliorer, doit donc se départir encore d'une partie de ses illusions, ne peut décidément échapper à son destin de gibier de prison.

\* \* \*

#### Jean Le Maigre :

Il vient remplacer son frère, Léopold, le premier né, qu'il magnifie d'ailleurs de façon invraisemblable, disant : il «était si brillant qu'à l'âge de dix ans, il récitait par cœur des passages de la Bible qu'il ne comprenait pas du tout, et écrivait des épithèses en latin» (page 72), pensant avoir hérité de son «esprit aventureux» (page 72) ; il avait voulu devenir prêtre, étant «squelettique dans sa robe de séminariste» (page 72) ; mais, alors qu'«il ne lui restait qu'une année» d'études à faire (page 71), il s'était pendu (page 72), et on peut penser que c'est son idéalisme religieux qui l'a conduit au suicide.

Jean Le Maigre était vert à sa naissance (page 67), et faillit «mourir de la verdeur dont le Septième hérita en naissant» (page 68). Demeuré frêle, il a un «front blanc» (page 19), qui devient pourtant un «front disgracieux, tour à tour jaune, gris et vert, dont le sommet était parsemé de poils rouges agressifs comme des épines» (page 68). Il est bien, comme l'indique son nom, «maigre» (page 23). Espiègle, il aimait se blottir sous la table, et mendier à sa grand-mère qui, «apercevait un grand œil noir brillant dans l'ombre», mendier «un morceau, une miette» (page 28).

Même s'il a «une agilité de renard» (page 21), il est dévoré vivant par sa consommation car il est tuberculeux, l'étant devenu, selon lui, par la faute d'Héloïse (page 69). «Il a un poumon pourri», révèle méchamment le père, qui ajoute : «On ne peut rien faire de bon avec Jean Le Maigre» (page 17). S'il «grandit pieusement sous la jupe de sa grand-mère» ou «épinglé à sa jupe» (page 97), il n'en reste pas moins que «les rhumes, les pneumonies tombent sur lui comme des malédictions», qu'«il tousse, éternue» [page 17]), qu'on lui dit : «Ne sors pas, Jean Le Maigre, tu tousses trop» (page 16), que Grand-Mère Antoinette lui fait boire du «sirop» (page 17), du «lait chaud» (page 64), le «gave de miel et de gâteaux de riz» (page 54). Mais son mal est bien plus grave : «il sue de fièvre dans sa chemise de coton» [page 64] ; il «crache du sang» (pages 41, 64) ; Frère Théodule «essuyait les coins de sa bouche avec un mouchoir, ou le regardait s'évanouir avec une admiration passionnée» (pages 64-65). Mais il aime sa maladie qui est sa compagne de toujours, sa sœur. Comme souvent les enfants malades, infirmes, surdoués, c'est avec une clairvoyance détachée qu'il envisage son sort, qu'il n'éprouve pas d'amertume, qu'il ne nourrit pas de révolte, qu'il est en accord avec ce qui lui arrive. Il sait qu'il va mourir, mais n'en est pas troublé ; la mort lui étant devenue familiale, il s'y résigne (voulant «faire son œuvre posthume» [page 41], s'amusant même de son «douloureux pèlerinage vers la mort» [page 54]), s'y préparant sans tristesse, en «songeant qu'il était temps pour lui d'écrire son testament au Septième et de choisir le lieu où sa Grand-Mère Antoinette l'enterrait» (page 64), imaginant : «Je prendrai mes ailes et je m'enverrai [...] Je volerai dans le ciel comme une colombe.» (page 41), tout en se disant «que cela n'est pas possible, puisque la mort n'est que pour les bébés et les vieillards», tout en se rassurant avec la pensée qu'il est «immortel» (page 97). Sentant la proximité de la mort, il a le présage qu'il est «perdu» s'il porte la «mince cravate noire que Grand-Mère Antoinette noue au cou de ses petits-fils avant de les enfermer au noviciat pour la vie» (page 55) ; il sait qu'ainsi elle le «pousse vers le tombeau» (page 56) qu'est le noviciat (page 98), même si elle lui fait miroiter qu'il y trouverait «des infirmeries, des dortoirs chauds» (page 19). «La fin tragique de Jean Le Maigre» (page 27) étant arrivée, il a, dans son cercueil ce que Grand-Mère Antoinette avait prévu : «la splendeur de l'ange étincelant de propét».

S'il lui arrive d'être nostalgique (il y a des saisons qu'«il aime isoler dans sa mémoire, que ce fût un été brûlant sur la route, pénétré encore du souvenir de la faim et de la fatigue, ou un hiver rigoureux, passé à parcourir les bois [à la façon du François Paradis de "Maria Chapdelaine"] ; il aime se rappeler sans fin toutes ces heures disparues» [page 32]), comme sa vie est condamnée à être brève, il est décidé à la vivre à fond, «comme un diable» (page 27), en accéléré. Il entend bien faire toutes les expériences qui sont à sa portée, mais pas celle du travail car il est trop faible. Aimant manger et boire, étant même ivrogne à ses heures (page 24), il montre beaucoup de vitalité, et considère que «le sommeil, c'est du temps perdu» (page 49), tout en se plaignant d'être tourmenté par «les oiseaux de l'insomnie» (page 53). Ce n'est donc pas un hasard si la dernière phrase du roman évoque en même temps son absence : ce nouvel optimisme dans la vie, qui s'affirme en dépit de tous les malheurs, rappelle étrangement celui qu'il affichait toujours.

Il s'est associé au Septième car ils auraient tous deux été «abandonnés par la mère», auraient été des «orphelins errants au visage barbouillé de soupe et au derrière cuit par les coups» qui avaient «commencé leur descente en enfer» car «tragiquement marqués par l'exemple de leur frère Léopold, ils avaient tenté des suicides» avec «le couteau à pain», «l'eau», «le feu» (page 73). À son frère, il déclare : «Rappelle-toi que nous sommes supérieurs à tout le monde» (page 48), et il répète : «Le Septième et moi étions supérieurs à tout le monde» (page 75). Voulant «devenir des bourreaux d'enfants», ayant «l'intention de faire de grands massacres autour d'eux» (page 96), ils se livrent ensemble à tout un jeu de subversion. Ils ont mis le feu à l'école, et ont été, de ce fait, «une partie de leur enfance» (page 42), enfermés dans une maison de correction dont le directeur, qui est accompagné d'un «tribunal de Jésuites» (page 94), lui inspire encore des cauchemars (voir ici, page 8). Formant maintenant un «couple titubant et rieur, se tenant par le cou» (page 23), ils «chantent et boivent à la cave, en fumant des mégots» (page 24) ; ils jouent à se confesser l'un l'autre (page 31), lui se substituant au prêtre pour lui faire faire «une grande confession, une confession générale» (page 29), et étant scandalisé parce que l'autre lui avoue avoir déshabillé «la petite bossue [...] dans la cour de l'école» (page 32) ; il se substitue aussi à Grand-Mère Antoinette puisqu'il applique à son frère les mots : «pas de pardon ce soir» (page 42) qu'elle lui avait appliqués (page 22) ; ils «se tirent

*aux cartes*» (page 40). Avec le Septième encore, la veuve Casimir l'ayant dégoûté des études, il se tourna «vers le commerce» en «vendant des entonnoirs, des chaînes et des haches volées dans la grange du vieil Horace» (page 87).

Lui, qui «a pitié» de sa mère (page 27), a subi les sévices physiques infligés par son père, et «*songe avec orgueil à ces marques brûlantes sur son corps, à tant de coups reçus en silence, la tête haute et le cœur léger*» (page 23). Mais, étant protégé par Grand-Mère Antoinette (page 16), non sans se plaindre car elle «*mit fin à sa liberté et à son vagabondage en le gardant de plus en plus souvent auprès d'elle épingle à sa jupe*» [page 97]), il n'a «*plus peur*» de lui (page 26).

Manifestant au contraire, sa rébellion, il affirme sa volonté de débauche (car «*les poètes goûtent "à la débauche"*» [page 51]), il satisfait sa sensualité dans :

-Ses ébats avec ses frères, dont il indique, quand il révèle la masturbation à laquelle se livre Héloïse, qu'il a été «*heureux*» de découvrir qu'elle «*faisait par elle seule ce qu'ils aiment faire à deux ou à quatre*» (page 53) ; surtout avec le Septième, dont il dit qu'il l'*«a souvent induit en tentation»* (page 51) au point qu'il «*avait une grande habitude de son corps*» (page 50), qu'il glisse son genou entre ses jambes (page 49), apprécie ses «*chaudes caresses*» (page 50), a alors une «*activité douce et brutale*» (page 50), atteint l'orgasme (page 51).

- Son attrait pour Marthe, «*la petite bossue*», dont lui et le Septième «*couvrent de baisser les joues humides*» (page 88), qui lui a inspiré des poèmes intitulés «*À la chaude maîtresse*» (page 33), clin d'œil à Baudelaire !

-Ses ébats au noviciat où, «*en peu de nuits, il parcourut tous les lits du dortoir*» (page 64).

-Son amour de Mlle Lorgnette, au sujet duquel il indique : «*J'étais si amoureux que je ne dormais plus*», tandis qu'elle manifeste son «*adoration*» (page 75) pour le premier de classe qu'il est, glisse à son oreille «*ces mots d'amour*» : «*Petite brute, petite peste, polisson malfaisant*» (page 80) ; il craint que «*la cruelle patte d'un loup déchire son sein*» (page 84), lui demande : «*Oh ! puis-je m'asseoir près de vous, Mademoiselle, puis-je me coucher sur votre pupitre, je me sens faible, très faible.*» (page 85), tandis qu'elle pense qu'*«il faut une certaine distance entre un professeur et son élève»* (page 85) et que, comme il avait «*trop bu*» (page 84), il «*vomit tout un lac de bière*» (page 86), ce qui eut pour conséquence qu'il ne «*la revit jamais plus*» (page 86).

-Sa relation avec Frère Théodule qui apprécie «*les bonnes dispositions que l'adolescent possédait pour ce qu'il appelait "le mal"*» (page 127).

Surtout, il manifeste son manque de religion. Il avait été pieux dans son enfance (page 69). Mais il se plaint : «*On ne peut même plus aller en enfer tout seul, maintenant*» (page 36). «*Les gens vertueux le dégoûtent*» (page 36). Il considère que le jeûne d'Héloïse «*est de l'égoïsme*» (page 36), et veut «*écrire lui-même une vie de saint devenu pécheur, pour édifier ses camarades*» (page 62). C'est assez cyniquement qu'il se félicite de «*jouir de la considération particulière de M. le Curé*» et que, en allant au noviciat, il envisage, comme un autre Julien Sorel, de «*pouvoir avoir, dans quelques années des entretiens avec les évêques*» (page 57), et d'avoir «*des apparitions*» (page 60) «*pour étonner tout le monde*» (page 63). Pourtant, il continue de croire en des anges gardiens (page 91), trouve, dans la confession, «*une délectation fantasque*» (page 29) ; il y recourt à différentes occasions : d'une part, comme, après avoir dit : «*Comme j'ai bien mangé*», il est «*étonné de mentir encore, et surtout de mentir si joyeusement, il ne voit soudain qu'un remède à tout ce flot de mensonges qui coule intarissablement de sa bouche - la confession, la bonne confession à genoux dans le confessionnal puant*» page 29) ; d'autre part, après leurs ébats nocturnes, il annonce au Septième : «*Nous irons nous confesser à la première heure de l'aube*» en ayant «*déjà l'eau à la bouche, à l'idée de dire ses fautes au curé*» (page 50), car «*c'est une mauvaise habitude*» (page 51).

En dépit de ces méfaits, il est investi d'un sens moral, et demeure obsédé par les «*balances du Bien et du Mal*» qu'il a «*vues avec Mlle Lorgnette dans le grand catéchisme illustré*» (page 92). Il avoue avoir «*des crimes sur la conscience*» (page 43). Le curé considère d'ailleurs qu'il est un «*corrompu au cœur tendre*» (page 84), qu'*«il ne commet que des péchés véniaux. Il est bon, sensible, intelligent.»* (page 75).

Son sentiment «*d'appartenir à une race supérieure*» (page 57), la conscience qu'il a de son intelligence, se disant que, au noviciat «*on aura du respect pour*» elle (page 60], apparaissent justifiés quand on constate qu'il peut s'évader du monde pourriant qui l'entoure, du quotidien, de la

pauvreté, de la promiscuité et de la routine ; qu'il peut échapper à l'abrutissement généralisé dans lequel sont plongés ses frères et ses sœurs voués à reproduire l'existence misérable de leurs parents ; qu'il peut s'élever au-dessus des autres par la pensée grâce à :

-L'imagination, le rêve, par lesquels il nie la réalité, le monde extérieur n'étant là que pour lui fournir des données qu'il mêle, transforme, recrée.

-La lecture. En effet, après avoir eu du mal à «apprendre à lire» (page 74), le voilà qui, «de ses ongles noircis de boue, tourne gracieusement les pages de son livre comme un prince dans ses vêtements en lambeaux, se hâte de lire.» (page 19). Il prétend qu'on ne peut le voir quand il lit (page 17) car il est «mort» (page 18) au monde qui l'entoure pour être projeté dans un autre. Il affirme, en montrant son front, que son père peut bien vouloir brûler son livre : «Il est trop tard, j'ai lu toutes les pages. On ne peut pas brûler les pages que j'ai lues. Elles sont écrites là !» (page 19). On apprend aussi que c'est «enfermés dans les latrines» que lui et le Septième «lisent toute la bibliothèque du curé» (page 30). Ce qu'il lit vient nourrir sa puissance de rêverie et sa réflexion, lui permet de transcender les choses.

-L'étude. Étant «toujours le premier à l'école» (page 22), ayant pu, à l'aide de «l'unique dictionnaire de l'école qui s'arrêtait à la page 122 à la lettre H» (page 81), «se promener dans les vallées obscures de la science» (page 82), il fait s'extasier la maîtresse d'école, Mlle Lorgnette, «sur ses connaissances» tandis qu'«elle s'attristait de plus en plus sur les siennes», et qu'elle avait besoin qu'il lui corrige ses fautes d'orthographe (page 81) ! On peut s'étonner que, dans cette école, il ait pu «apprendre le latin» (page 25), qui lui aurait permis, selon Grand-Mère Antoinette, d'«écrire des poèmes en latin sur ses genoux» (page 137), qu'il ait pu aussi apprendre le «grec» et se rengorger : «Fier comme un coq, je laissais traîner partout dans la maison mes versions grecques.» (page 81).

-L'écriture. Le curé ayant trouvé «du talent» (page 17) à ce génie précoce, à cet enfant prodige, il prend «son envolée» (page 43), se lance à corps perdu dans la création littéraire, attiré par ses formes multiples et par son pouvoir de libération, se décide à «faire son œuvre posthume» (page 41). Elle comprend :

-Des poèmes (pages 30, 31, 32, 33, 44, 49, 54, 56, 74, 97), dont l'un, composé en improvisant à partir des aveux du Septième (page 44), aurait ce titre : «Poème obscur écrit sur le dos de mon frère pendant son sommeil irréprochable» (page 49), tandis que, dans un autre, il s'exalte : «Et je vieillis de mille ans / À ma solitude songeant» (page 54).

-Des «romans» (page 56) car «la visite chez Héloïse se transforma en roman» (page 52), un «triste roman» (page 53) dont un chapitre serait «intitulé "Les déboires d'Héloïse" ou "La chute d'Héloïse" ou "Héloïse aperçue de nuit à l'heure de la tentation"» (page 53), dont on a un portrait page 37.

-Une autobiographie emphatique, qui pourrait être intitulée «Journal d'un homme à la proie des démons» (page 52) ; où il s'attribue «un mystère Jean Le Maigre» (page 54) ; se donne une naissance privilégiée, marquée du sceau de la poésie ; se voit gros et semblant bon ; se prête un destin de maudit. Il manifeste encore sa grande désinvolture par l'effleurement des sujets, le passage brusque de l'un à l'autre, par le congé pris : «Que le lecteur veuille bien pardonner mon absence» (page 54). Mais il fait toute la chronique familiale, écrit aussi des «prophéties de famille» en manifestant sa tendresse, son sens de l'humour, sa lucidité exceptionnels.

Ne pensant qu'à terminer son œuvre, accumulant ainsi «une pile de manuscrits» dont le Septième se propose d'écrire «les préfaces» (page 56), il sait que Grand-Mère Antoinette la lira après sa mort (page 53), ce qui se produit, les «confidences de cette âme audacieuse jusqu'au blasphème fortifiant son amour, nourrissant son orgueil» (page 124).

Sa mort survient au noviciat où, une nuit, étant, dans le dortoir, victime d'une hallucination, il se sent appelé et sort pour voir, «dans la cour de récréation», le curé et Grand-Mère Antoinette, et aller patiner avec le Septième, Pomme et Alexis, jusqu'à ce que «tout un tribunal de jésuites» et le directeur lui apportent sa condamnation à mort : «Il ne lui restait plus qu'à s'agenouiller dans la neige et attendre...» (page 102).

Personnage privilégié du roman parce qu'il est le plus farfelu et le plus touchant parce qu'il meurt, cet adolescent poète, sorte de Rimbaud qui a la lucidité d'un adulte, ce malade animé par la volonté de vivre tout en ayant une vision dérisoire de la vie, ce «*corrompu au cœur tendre*» (page 84), «*tour à tour gracieux et impudique*» (page 124), à la fois pur et pervers, tendre et violent, criminel et vertueux, créateur et nihiliste, pratiquant ingénument la plus cruelle ironie, déploie donc, dans un dédoublement constant, toute une série d'oppositions qu'il mêle. Conscience du groupe, il n'en est pas le juge amer, mais le témoin participant. Il est le porte-parole de Marie-Claire Blais, qui a été elle-même une adolescente poète.

\* \* \*

On peut considérer que Jean Le Maigre, Héloïse et le Septième sont des insoumis qui refusent instinctivement de se résigner à une vie difficile où la miséricorde de Dieu ne se manifeste que par le don de la mort. Chez cette nouvelle génération, la sexualité n'est plus sublimée, et les compensations qu'ils inventent pour parer à leur inassouvissement affectif sont de nature beaucoup plus menaçante pour les structures sociales traditionnelles que la conduite refoulée de leurs parents. Ils vivent le plus souvent dans un univers plus imaginaire que réel, réussissant ainsi à faire échec, du moins temporairement, au destin misérable qui s'acharne sur eux. Le roman plonge le lecteur dans leurs fantasmes qui sont saturés de leurs terreurs, de leurs appétits et de leurs aspirations, exacerbés par l'univers surpeuplé où ils sont captifs avant de s'étaler au grand jour avec un naturel et un réalisme des plus déconcertants. Corrompus par les adultes, sympathiques et attachants malgré leurs défauts, afin d'échapper à l'hiver moral et physique auquel les a condamnés leur naissance, ils se livrent à un tel mélange de vertus suspectes et de vices non dépourvus de tendresse que l'ordre normal du monde en est renversé. Ces comportements qui, dans un autre contexte, seraient irréalistes, apparaissent comme un simple élan vers une vie meilleure. Le lecteur se trouve entraîné malgré lui à admirer leur soif de vivre.

Elle anime aussi Emmanuel, ce personnage de nouveau-né tout surpris d'être tombé dans une telle famille où il est le seizième rejeton (page 8) ; dont le titre du roman semble indiquer qu'il en est le personnage principal, qui apparaît surtout au début et à la fin, pour l'ouvrir et le fermer. En fait, servant d'interlocuteur à sa grand-mère, il assure la continuité du récit.

Sa grand-mère n'a-t-elle pas choisi pour lui ce prénom parce qu'il est discrètement évocateur du mystère chrétien de Noël? En effet, il signifie «celui qu'on attend», et ferait de lui comme un nouveau Christ qui guiderait son peuple, qui aurait un rôle salvateur, qui pourrait réaliser, vivre, ce que Jean Le Maigre, sorte de saint Jean-Baptiste, avait annoncé.

Il reste que c'est un bébé qui vient de naître «sans bruit par un matin d'hiver» (page 7), qui «rêve du sein de sa mère» (page 10), qui a «tout pris du cœur de sa mère», ayant «bu tout le lait de sa bouche avide» (page 14). Il «pleure les pleurs amers du berceau» (page 124). Dominé par sa grand-mère (pages 7, 8), même si, pour lui, «le paysage de Grand-Mère Antoinette s'agrandit de plus en plus chaque jour» (page 133), il est le contraire de cet être immuable.

Mais lui sont accordés, de façon quelque peu invraisemblable :

-Toute une puissance de vision car, selon sa grand-mère, «cet enfant voit tout, rien ne lui est caché» (page 15) : de «ses petits yeux vifs à la paupière ridée», «il reconnaît sa mère» (page 12) ; puis, «le paysage de Grand-Mère Antoinette s'agrandissant de plus en plus chaque jour», il voit même son père comme «l'étranger, l'ennemi géant qui violait sa mère chaque nuit» (pages 133,134) ; en témoin qui déjà juge et condamne, avec sa grâce ingénue, sans insister, avec allégresse et bonne humeur, il voit l'horreur de cette famille.

-Toute une personnalité déjà pleinement constituée, puisqu'il partage «l'esprit batailleur» de sa grand-mère (page 123) ; que, «se vengeant de la morose indifférence avec laquelle sa mère l'avait souvent nourri les premiers jours, il feignait de l'oublier, en lui préférant les rudes caresses de sa grand-mère» (page 133) ; qu'il parvient, en une seule saison, à attendrir les coeurs.

-Toute une volonté tenace de vivre, malgré l'hiver, le froid, la sévérité des conditions, le lourd atavisme qui pesait sur lui dès sa naissance, la prédestination à une vie amère : «Il n'osait plus se plaindre car il lui semblait soudain avoir une longue habitude du froid, de la faim, et peut-être même

*du désespoir. Dans les draps froids, dans la chambre froide, il a été rempli d'une étrange patience, soudain. Il a su que cette misère n'aurait pas de fin, mais il a consenti à vivre.*» (pages 10-11). Il est annoncé que, «comme ses frères, il aimeraient les tempêtes, les ouragans, les naufrages et les enterrements.»

Cette conscience prématuée est évidemment invraisemblable. Mais Marie-Claire Blais a, du fait des résonnances psychanalytiques de l'époque, voulu étudier les pensées, sinon l'inconscient labyrinthique, d'un bébé que son premier contact avec le monde marquerait pour toujours, influerait sur tout le déroulement de sa vie ; lui attribuer, par sa haine du père, le fameux complexe d'Œdipe freudien ; lui faire manifester le pur instinct qui, chez les autres, est présent mais plus ou moins dominé.

Si, par une sorte de réversibilité, il «se portait bien depuis la mort de Jean Le Maigre» (page 122), c'est qu'il ne se joindra pas aux aînés, pour travailler avec le père, pour perpétuer cette race de mâles sans âme, mais sera son remplaçant, comme Jean Le Maigre avait été celui de Léopold. D'ailleurs, dans ses *«Prophéties de famille»*, le poète le voit «finir au noviciat, succombant à la digne maladie dont lui-même avait été atteint.» (page 124), lui succédant. D'ailleurs, lui dit sa grand-mère : «*Tu lui ressembles, tu es curieux comme Jean Le Maigre.*» (page 132) - «*Toi aussi tu seras battu si tu poses des questions. Vaut mieux te taire et aller couper du bois comme les autres.*» (page 137). En effet, tel semble devoir être le sort auquel il est voué, car peut-il échapper à cette sorte de fatalité née des structures d'une société où tout changement semble exclu? À moins qu'on ne le voie représenter l'espoir.

\* \* \*

Créatrice de personnages puissants, dont chacun, à son arrivée dans le roman, est nettement défini, avant de révéler ensuite une personnalité double, sinon un tissu de contrastes ; dont chacun pourrait être à lui seul le héros de tout un autre roman, Marie-Claire Blais, qui les oppose les uns aux autres (Emmanuel à Grand-Mère Antoinette, Jean Le Maigre au Septième, Héloïse au Frère Théodule ; Jean Le Maigre et le Septième, qui sont ironiques, s'opposent à Héloïse et au Frère Théodule, qui sont ironisés), ne porte pas de jugement de valeur sur leurs actes.

Ce qui n'empêche pas le lecteur de porter le sien sur le livre...

---

### Intérêt philosophique

Marie-Claire Blais déclara que *“Une saison dans la vie d'Emmanuel”* est «une fable». Il s'en tire donc une moralité.

Celle-ci se dessine déjà à travers des maximes qui parsèment le texte :

- L'*«héroïque patience qu'on croit être la vertu»* (page 35).
- «Bien pauvre est le martyre où l'on s'offre sans ardeur.»* (page 35).
- «Il faut une certaine distance entre un professeur et son élève»* (page 85).
- *«Une humilité terrible menace le rêveur le plus insouciant, le plus fier, et entoure les plus beaux songes, les délires les plus innocents d'une ombre vaguement honteuse, d'un trouble plus ou moins précis»* (page 116).
- «Les vices ont besoin de s'épanouir comme les plantes»* (page 129).

Mais il faut évidemment surtout s'intéresser à cette histoire, à la fois tragique et marquée d'humour et d'ironie, de la vie d'une famille de pauvres paysans dans un monde âpre, dur, hostile, glacial et morbide, où règnent la misère et l'obscurité, où la mort et la maladie sont partout présentes, où les adultes sont sales, idiots ou brutaux, où une ribambelle d'enfants cherchent à préserver coûte que coûte leur désir d'innocence et le feu de leur rébellion. Dans le très complexe jeu de tensions qui se déploie, la passion de vivre le dispute au sordide, le vice a bien souvent les couleurs de la vertu ; aussi l'œuvre, se situant au-delà des distinctions habituelles entre le bien et le mal, est-elle dépourvue de tout manichéisme, d'où l'ambivalence de ce *«jardin étrange où poussaient, là comme ailleurs, entremêlant leurs tiges, les plantes gracieuses du vice et de la vertu»* (page 65).

Se distinguent nettement les valeurs que, dans ce livre d'un anticonformisme virulent, l'autrice attaquait, et celles qu'elle défendait, en procédant à un renversement des concepts traditionnels et des idées reçues. Jeune fille qui voulut exorciser des souvenirs étouffants, et régla ainsi ses comptes avec son milieu, dans ce qu'on peut considérer comme un pamphlet contre les modes de vie de son milieu originel, elle liquida, par l'ironie, de vieux mythes, fit la critique acerbe sinon féroce de :

-L'idéalisat<sup>ion</sup> de la vie des paysans à laquelle s'employait l'idéologie mystico-agraire alors dominante au Québec, qui, en particulier dans ce qu'on appelait des «romans du terroir», présentait la vie à la campagne et le travail agricole sous un jour idyllique, en faisait le moyen de sauver la province de l'assimilation, mais isolait les paysans canadiens-français, et les maintenait dans l'ignorance.

-Le conservatisme qui, considérant que l'ordre social est indépendant de la volonté humaine, s'emploie à faire de la tradition la détentrice de la sagesse, bien au-delà de ce qui peut être démontré ou explicitement établi ; à maintenir le statu quo, l'ordre préétabli ; à s'opposer au progrès.

-La domination d'une religion sévère, formaliste et désincarnée, s'affichant extérieurement avec une fausse grandiloquence, mais en restant superficielle, routinière, ridicule et ridiculisée car elle a des aspects de superstition ; qui, à travers un enseignement livresque et dévitalisé, prêche une morale rigoriste recommandant la résignation et inspirant le puritanisme, car elle voit le mal dans le corps et dans l'amour, tout en voulant des familles nombreuses, qui s'accroissent démesurément. Marie-Claire Blais, qui avait été marquée par un catholicisme janséniste, en fit une satire virulente, exprima nettement son sentiment anti-religieux.

-Le carcan aliénant de la famille où on est soumis au déterminisme génétique (le rejeton héritant des tares de ses parents, et les transmettant à ses descendants) ; où chacun, emmuré dans son silence, est incapable de prendre conscience de lui-même et d'assumer son destin, est livré aux forces les plus obscures., n'a pas de bonheur à vivre.

-L'injustice d'une société où les nantis sont égoïstes ; où le pauvre paysan ne peut tenter d'échapper à sa misère qu'en prétendant une vocation religieuse, ou en s'exilant en ville pour ne pouvoir que s'y joindre à un sous-prolétariat.

Ainsi, la romancière montra aussi que l'instauration d'un ordre nouveau, celui de la ville, de l'usine et du bordel, ne produisait, lui aussi, que désolation, souffrance et turpitude. Pour l'un et l'autre ordre, elle faisait un constat d'échecs, semblait craindre une fatalité.

Cependant, elle célébrait :

- la jeunesse devant affronter le monde des adultes, et devant cependant, pour cela, avoir part au mal ;
- les forces vives de la création, de l'œuvre d'art, qui permet la prise de conscience d'un être libre et toutes les autres libérations ;
- la volonté de s'assumer ; qui distancie la réalité par l'ironie, la transcende par la poésie ; qui est cri de révolte poussé le désespoir au cœur ;
- l'obstination à vivre, l'espoir tenace en l'arrivée du «*beau printemps*» final (page 175), perspective d'une possibilité de salut, d'une ère nouvelle.

Et la romancière montra bien son inquiétude, sa vision tragique de la condition humaine, de la solitude intrinsèque, fondamentale, de l'être humain, de son inconscience et de son impuissance, faisant bien apparaître un souci réellement humanitaire, une exigence spirituelle se situant au-delà des horizons négatifs.

On peut donc considérer le roman comme étant pessimiste, ou, au contraire, comme étant optimiste en dépit des malheurs ou justement à cause de la noirceur du trait, qui est ainsi transcendée. Cela

d'abord en invoquant la fin, qu'on peut toutefois trouver gratuite car il n'y a pas d'indication d'un élément précis de mieux-être, ce à quoi Marie-Claire Blais pourrait répondre que l'objet du roman est de montrer la maladie, et non de désigner le remède. Il faut admettre que, si elle créa des monstres, c'était pour mieux s'en délivrer ; que sa peinture d'un monde noir marque une aspiration d'autant plus grande à la lumière. Si violent soit-il, ce roman est salutaire. D'ailleurs, ne doit-on pas écouter Camus pour lequel : «Nommer le désespoir, c'est le dépasser. La littérature désespérée est une contradiction dans les termes.» (*'L'homme révolté'*).

---

### Destinée de l'œuvre

En juin 1965, "*Une saison dans la vie d'Emmanuel*" fut publié, aux "Éditions du Jour", par Jacques Hébert, journaliste libéral, fondateur de la Ligue des droits de l'Homme, un des grands artisans de «la révolution tranquille».

Le roman reçut, de la part des critiques, un accueil très contrasté. Rares sont les œuvres qui suscitent des réactions aussi diverses et aussi extrêmes.

En effet, il fut violemment condamné par les tenants de l'esprit conservateur qui se dirent choqués par la dureté ou l'«immoralité» de l'œuvre, s'indignèrent du tableau qu'elle offrait, de ce condensé de la noirceur du monde dans des personnages qui n'ont rien de réaliste, de la complaisance dans le misérabilisme, de la volonté de se maintenir dans le sordide, dans le morbide :

- Dans "Le soleil", le Frère Lockquel vitupéra : «Encore un climat de sensualité poisseuse».
- Dans "La presse", Jean O'Neill se lamenta : «Ceux qui n'ont pas encore touché le fond de notre abjection ont ici de quoi laper à grands coups de langue».
- Dans "Photo-Journal", Roger Duhamel rejeta «un livre raté et décevant».
- Pour Georges-André Vachon, Marie-Claire Blais a «rassemblé tout ce qui fait la honte d'être québécois ».

Mais d'autres critiques furent ravis par la nouveauté et la beauté de l'écriture :

Dans "Le devoir", Jean Éthier-Blais exprima une admiration débordante de l'autrice, qui le mena à parler de «génie», à s'exalter : «Le monde canadien-français, grâce à elle, dépasse nos frontières et s'engage dans celles, universelles, de la poésie divine».

Marie-Claire Blais n'ayant alors que vingt-six ans, on ne manqua pas aussi de faire un rapprochement tout à fait incongru avec "*Bonjour tristesse*", le roman que Françoise Sagan avait fait paraître en 1954, à l'âge de dix-neuf ans.

Dans son ensemble, la critique privilégia une interprétation sociologique, voyant dans le roman un des textes significatifs d'un changement radical des mentalités à la suite de «la révolution tranquille».

Cependant, faute de ventes du livre, l'éditeur avait déjà jeté les plaques quand, quelques mois plus tard, à la fin de 1965, parut, à New York, chez Farrar, Strauss and Giroux, la traduction en anglais de Derk Coltman qui était intitulée "*A season in the life of Emmanuel*", et était accompagnée d'une préface dithyrambique d'Edmund Wilson, célèbre critique états-unien qui avait d'abord lu le livre en manuscrit.

Dès lors, dans le monde anglophone, l'accueil de l'œuvre fut plus que favorable, comme en font foi de nombreuses recensions enthousiastes publiées dans les journaux des États-Unis. Et la véritable carrière du roman commença.

En avril 1966, le roman partagea avec "*Dans un gant de fer*" de Claire Martin le prix France-Québec.

La même année, il parut à Paris. Un grand nombre de critiques manifestèrent leur admiration :

-Claude Mauriac écrivit : «Si violent, si audacieux soit-il, ce roman sera salubre même en France» ; il recourut lui aussi au mot «génie», affirmant qu'il s'agit d'un roman «rédigé dans notre langue alors que personne, chez nous, n'aurait pu l'écrire».

-Alain Bosquet y vit «la fable déformée de notre histoire à tous».

-L'écrivain suisse Jacques Chessex vit en Grand-Mère Antoinette «un Dieu de colère en jupe noire, qui courbe ses petits monstres à ses genoux», et, dans le roman, «l'illusion d'une parfaite cosmogonie : un Ciel, une terre où se damner, sous nos pieds les flammes de l'Enfer».

En novembre de la même année, “*Une saison dans la vie d'Emmanuel*” obtint le prix Médicis, ce qui marquait le triomphe d'une génération qui, après l'apparition, au cours de l'année 1965, de tant d'œuvres importantes, voire de chefs-d'œuvre, réussissait enfin à capter magistralement l'attention et l'admiration du monde littéraire parisien. L'enthousiasme des critiques français ne tarit nullement à la suite de l'obtention du prix ; certains louèrent même le choix du jury au détriment du roman choisi pour le Femina. Au Québec, en revanche, cet honneur attira un nouveau public qui, cependant, trompé par le réalisme apparent du récit, se révolta devant «cette image vicieuse du Québec». François Hertel cria au «misérabilisme intellectuel», et Victor-Lévy Beaulieu attaqua Marie-Claire Blais pour son manque d'implication sociale et politique car, à cette époque, certains Québécois lui reprochaient sa décision de vivre surtout aux États-Unis.

En 1967, le roman fut publié à Londres. Mais l'accueil du côté anglais fut nettement mitigé, certains commentaires portant à croire que l'humour du texte original s'était perdu dans la traduction. En 1975, il fut réédité en «pocket book».

En décembre 1968, les “Éditions du Jour” publièrent une édition de luxe (cinq cents exemplaires), avec des dessins originaux de Mary Meigs. En mars 1973, elles publièrent une édition semi-luxe.

En 1973, Claude Weisz fit une adaptation cinématographique du roman, tournée en Auvergne, avec Germaine Montéro, Lucien Raimbourg, Florence Giorgetti, Jean-François Delacour, Hélène Darche, Manuel Pinto, etc., et qui obtint le prix de la Quinzaine des jeunes réalisateurs à Cannes.

Marie-Claire Blais étant devenue une écrivaine de stature internationale, aux traductions états-unienne et anglaise s'en ajoutèrent tour à tour d'autres : en allemand, en norvégien, en danois, en polonais, en serbo-croate, en espagnol, en néerlandais, en italien, en japonais, en finlandais, en hongrois, en tchèque, etc...

Plus de deux mille livres, thèses, articles, critiques et entrevues, ont été rédigés sur ce roman, et les multiples interprétations qu'on en a faites sont une sorte d'hommage à sa riche complexité.

Aujourd'hui, “*Une saison dans la vie d'Emmanuel*” a acquis le statut de classique de la littérature québécoise, et continue de la dominer par la puissance d'une histoire à la fois tragique et dérisoire, un réalisme déformé jusqu'à l'hallucination, une saisissante galerie de personnages d'une grande diversité et d'une riche ambivalence, une écriture constamment vive, intense et inventive, une portée symbolique exceptionnelle.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

Contactez-moi

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site :

[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)